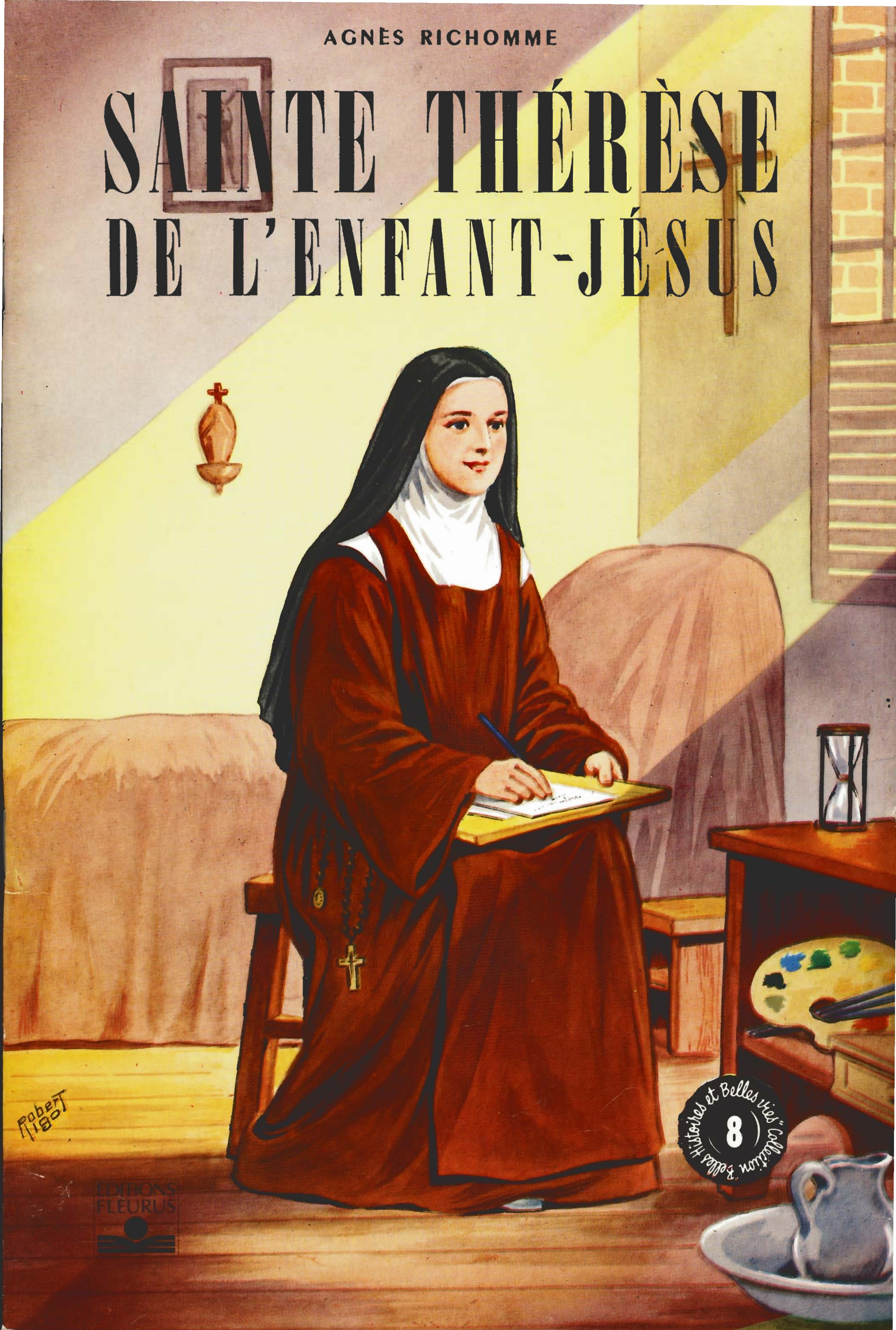

AGNÈS RICHOMME
SAINTE THÉRÈSE
DE L'ENFANT-JÉSUS
Robert Rigot
ÉDITIONS FLEURUS
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
8

Avant-propos

★

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus?

Un nom qu'on peut prononcer dans toutes les langues ; une sainte qu'on peut nommer dans tous les pays du monde. Aussitôt on sera compris, aussitôt les gens souriront de bonheur.

Et presque toujours, n'importe où sur la terre, il y aura quelqu'un pour raconter un miracle dû à l'intercession de celle dont la renommée est mondiale.

Qui était-ce donc? A-t-elle tellement voyagé, pour être ainsi connue partout? Est-elle morte après une vie très longue et très glorieuse?

Rien de tout cela.

C'était une simple petite fille de Normandie qui, dès son enfance, aima de tout son cœur le Seigneur. Elle l'aima tellement qu'elle voulut lui en donner la plus grande preuve possible, en lui donnant sa vie même.

Elle rêvait, certes, des terres lointaines où, peut-être, elle aurait pu aller pour faire connaître et faire aimer le nom de Jésus.

Mais pourtant, elle entra au Carmel à quinze ans et demi, après avoir bien réfléchi, et parce qu'elle était sûre que c'était de cette façon-là, en renonçant à tout, même aux joies de l'apostolat actif, qu'elle aimerait le mieux et qu'elle sauverait davantage d'âmes.

Pendant les années qu'elle passa au Carmel de Lisieux, elle ne se fit remarquer que par la manière parfaite dont elle accomplissait tout ce qu'elle avait à faire. Des choses très ordinaires, d'ailleurs, comme

faire le ménage, mettre le couvert, faire la lessive. Même des religieuses qui vivaient près d'elle ne se doutaient pas à quel degré de perfection elle était arrivée...

Dans sa vie intime avec le Bon Dieu, c'était la même chose. Elle ne voulait pas être autre chose qu'un petit enfant qui cherche sans cesse à faire plaisir à son Père des Cieux. Mais pour y réussir tout à fait comme elle le fit, il fallait devenir une sainte.

Elle y travailla donc toute sa vie, à tout instant, avec beaucoup de vaillance et surtout beaucoup d'amour.

Et c'est parce que le Seigneur a été tellement content de celle qui resta toujours « sa petite fille » qu'il en fit une si grande sainte.

A peine était-elle morte qu'elle faisait déjà des miracles, montrant ainsi la puissance que Dieu lui donnait. En quelques années, le nom de cette jeune carmélite qui n'était jamais sortie de son couvent, était connu jusqu'aux extrémités de la terre. L'histoire de sa vie, qu'elle avait écrite pour obéir à sa Supérieure, se répandit partout et fut traduite dans toutes les langues ; de gros livres furent écrits pour relater tous les miracles qu'elle accomplissait.

Elle aide avec autant de bonté les riches et les pauvres, les grandes personnes et les enfants. Elle envoie sa « pluie de roses » sous tous les cieux et dans toutes les directions.

Ce qu'elle désire le plus, c'est faire comprendre à beaucoup d'âmes combien, finalement, il est simple d'aimer le Bon Dieu de toutes ses forces, à condition de le vouloir pour de bon.

Et c'est bien, n'est-ce pas, ce qu'il faut surtout lui demander !

Agnès RICHOMME.



1 Les cloches de Notre-Dame d'Alençon sonnent pour un baptême. Il fait froid. C'est le 4 janvier 1873. Le bébé est une petite, toute petite fille de deux jours.

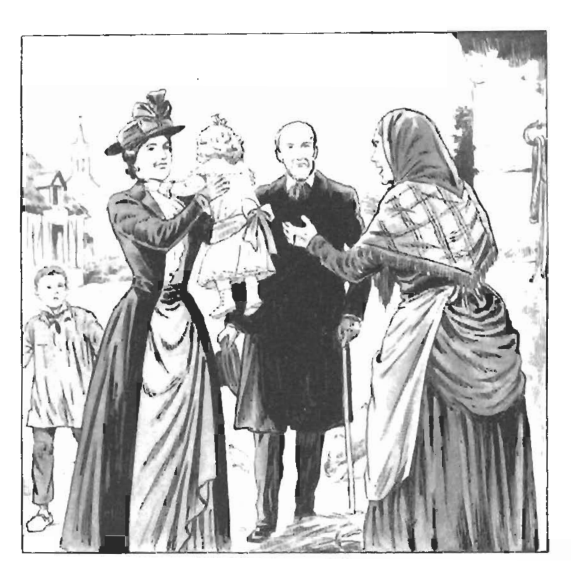
En faisant couler sur son front l'eau qui la faisait fille de Dieu, le prêtre lui a dit : « Marie, Françoise, Thérèse, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. »

Mais on ne l'appellera que Thérèse. Et pour nous tous aujourd'hui, cette petite Thérèse, c'est une grande sainte : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'on nomme aussi sainte Thérèse de Lisieux.



2 Son père, M. Martin, est horloger. Et sa maman a un bien joli métier : elle fait de la dentelle, une dentelle qu'on appelle justement le point d'Alençon.

Thérèse est la neuvième enfant de cette famille. Mais il ne reste, au moment où elle naît, que quatre filles vivantes : Marie, Pauline, Léonie, Céline. Les quatre autres enfants se sont envolés tout petits vers le ciel. Mme Martin a eu bien du chagrin de perdre ainsi quatre bébés. Aussi se penche-t-elle avec un amour inquiet sur ce nouveau berceau. Thérèse est si menue. Va-t-elle vivre ? Elle semble bientôt ne plus « profiter ». Angoisse dans la famille. Le médecin n'est guère rassurant.



3 Il conseille de confier l'enfant fragile à une bonne nourrice, en pleine campagne.

Et la petite fille, au bon air vif des champs, se remet bientôt et devient vite un beau bébé blond et rose.

Lorsque ses parents la reprennent, elle a un peu plus d'un an et sa santé est maintenant bien raffermie.

C'est comme un beau bouton de fleur qui va désormais s'épanouir dans sa famille.

Inutile de dire combien elle est aimée, étant la dernière, et d'ailleurs si mignonne. Sa maman, son papa, ses quatre grandes sœurs la chérissent.



4 Mais c'est de la bonne manière qu'on aime le bébé. On ne lui accorde pas tous ses caprices de petite enfant, bien loin de là ! M. et Mme Martin sont des parents très chrétiens qui accomplissent fort bien leur tâche d'éducateurs.

Aussi, malgré le désir qu'on aurait de gâter spécialement la petite dernière de la famille, on pense avant tout à son bien. Sa maman surtout cherche à développer en elle toutes les bonnes tendances déposées par la grâce et à neutraliser ce qui peut être défectueux.



5 Thérèse a d'ailleurs une excellente nature, aimable et affectueuse. Son cœur déborde de tendresse. « On ne peut se figurer, dira-t-elle plus tard, combien je chérissais papa et maman! »

Sa maman! La petite ne veut pas la quitter. Elle la suit partout, trottant sans cesse sur ses talons. La voilà dans l'escalier. C'est une véritable escalade pour ses toutes petites jambes. A chaque marche elle crie : « Maman, Maman! » et Mme Martin doit répondre : « Ma petite fille! » sinon Thérèse reste là, sans plus bouger. Son cœur aimant ne peut se passer de l'encouragement de sa maman.



6 Quant à son papa, le bébé l'avait complètement conquis. Il ne l'appelait que « sa petite Reine ». « Il me promenait autant que je voulais, dans les appartements et dans le jardin », dit Thérèse. Et cette promenade se faisait souvent, pour la petite fille... assise sur l'une des bottes de M. Martin.

Elle aime de même ses sœurs, mais surtout Céline, son aînée de trois ans et demi seulement. Les deux petites sont inséparables et inventent ensemble toutes sortes de jeux passionnants.

Dans cette famille où l'on vit si heureux parce qu'on est uni, le malheur va venir bientôt pourtant.



7 Mme Martin tombe gravement malade, d'un mal qui ne pardonne pas.

La pauvre maman, se sachant condamnée, supplie le bon Dieu de lui laisser au moins le temps d'élever ses enfants, dont les deux dernières sont encore bien petites.

Elle fait le pèlerinage de Lourdes, confiant sa vie et sa famille à Notre-Dame. Et là, elle comprend que Dieu lui fait signe et que la Sainte Vierge prendra soin elle-même des orphelines. Alors, elle se soumet de tout son cœur à la volonté du Bon Dieu et se prépare à paraître bientôt devant Lui.

Pourtant, aussi longtemps qu'elle le peut, elle remplit sa tâche de maman.



8 La riche nature de Thérèse la rassure d'ailleurs. Elle écrit à cette époque : « Ma petite Thérèse est douce et mignonne comme un petit ange. Elle a un caractère charmant. On voit déjà cela. Elle a un sourire si doux... Elle sera bonne, on en voit le germe déjà. »

Si petite qu'elle soit, Thérèse manifeste pourtant une volonté très ferme. Elle a aussi très bon cœur et ne peut se consoler quand elle croit avoir fait de la peine.



9 Sa chère maman n'a pas attendu qu'elle sache parler pour joindre ses petites mains et lui apprendre à prier.

Déjà, elle se plaît beaucoup à l'église et « fait sa prière comme un petit ange ». Surtout, elle apprend tout au long de ses journées à vivre sous le regard de Dieu, à lui faire plaisir par des petits riens d'enfant. Il suffisait de lui dire : « Tu fais de la peine au petit Jésus », pour qu'elle cesse immédiatement ses caprices.

Elle-même a pu écrire plus tard : « Depuis l'âge de trois ans, je n'ai jamais rien refusé au Bon Dieu. »



10 Et pour cette nature ardente et si riche, ce ne dut pas être facile tous les jours.

On lui a dit que les sacrifices faisaient plaisir au bon Dieu. Thérèse (elle n'a toujours pas cinq ans) se met à multiplier les renoncements et les petites mortifications. Et le soir, c'est un beau bouquet qu'elle peut offrir au Père des cieux.

Jusqu'à cent sacrifices en un seul jour, qu'elle compte sur un petit chapelet spécial où l'on pousse un grain chaque fois — cadeau de sa grande sœur Marie.

On peut se demander quels étaient les sacrifices de cette toute petite.



11 Thérèse nous en donne elle-même, dans l'histoire de sa vie, quelques exemples :

« J'avais pris l'habitude de ne pas me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser... »

Petits sacrifices ! En réalité, bien des grandes personnes accomplissent fort difficilement des actes de ce genre, qui demandent une réelle maîtrise de soi, et plus encore une forte dose d'amour de Dieu. Cette toute petite de quatre ans et demi avait déjà l'un et l'autre.



12 Dès sa plus petite enfance, Thérèse a appris, en même temps que l'amour du Seigneur, celui de la Sainte Vierge Marie.

Quand elle court joyeusement dans les prés autour d'Alençon, elle cueille des brassées de fleurs des champs qu'elle rapporte pour orner la statue de Notre-Dame qui occupe toujours une place d'honneur dans la famille Martin.

Et quand c'est le mois de Marie, une pièce de la maison est transformée en chapelle qu'on décore de toutes les manières.

Quel plaisir alors, pour Thérèse, de faire sa prière « en sautant de joie », nous dit-elle, devant le bel autel tout fleuri.



13 Un dimanche, Thérèse rentre les bras chargés de fleurs cueillies tout exprès. La bonne grand-mère Martin est là en visite. Et voilà qu'elle demande à Thérèse son bouquet pour l'emporter chez elle.

On peut s'imaginer la déception de Thérèse. Cependant, sans rien dire, elle donne ses fleurs une par une, sans en garder une seule. Pourtant, intérieurement, elle lutte si fort et elle souffre tant qu'elle a bien du mal à ne pas pleurer. C'est sa sœur Céline qui s'est aperçue de cela et qui l'a dit. Dieu devait être bien content de sa petite enfant.



14 La santé de Mme Martin décline de plus en plus. Et c'est Marie, la sœur aînée, qui se fait la première institutrice de Thérèse. Avec Céline, la petite fille commence donc à aller « à l'école » de sa grande sœur.

Et la première distribution de prix organisée par Marie pour les deux petites sera la dernière joie familiale de la pauvre maman.

Ce jour-là, habillées de blanc, Céline et Thérèse reçoivent des mains de leur papa et de leur maman livres et couronnes.

Peu de temps après, le 28 août, Mme Martin rentrait à la Maison du Père des cieux.



15 M. Martin prend dans ses bras sa « petite Reine », l'approche du lit : « Viens embrasser une dernière fois ta chère petite mère. » Et Thérèse se souviendra toute sa vie de ce baiser sur le front glacé de sa maman morte.

Elle a quatre ans et demi. Heureusement il lui reste son papa et quatre sœurs.

Et tandis que Céline se jette dans les bras de Marie, l'aînée, en lui disant : « C'est toi qui seras maman! » Thérèse, n'écoutant que son bon cœur, pense que Pauline aura de la peine si elle n'a pas de petite fille. Aussi s'approche-t-elle de cette seconde sœur en déclarant : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman! »



16 Et la vie se réorganise dans la maison endeuillée. Les grandes sœurs sont admirables d'affection et de dévouement. Mais M. Martin, durement touché par la mort de sa femme qu'il aimait tant, craint tout de même pour l'éducation totale de ses plus jeunes enfants.

Son beau-frère, M. Guérin, habite Lisieux. C'est un homme de très bon conseil. Et Mme Guérin pourrait remplacer un peu la maman disparue trop tôt.

On décide donc de quitter Alençon et de venir s'installer à Lisieux.



17 Le bon oncle, après avoir bien cherché, a trouvé pour la famille en deuil une jolie villa enfouie dans la verdure, avec un jardin petit, mais très agréable, « Les Buissonnets ».

Thérèse nous dit que cette nouvelle maison lui parut charmante. Elle apprécia surtout le jardin (composé d'une pelouse devant la maison et d'un plus grand terrain derrière) et aussi un belvédère « d'où la vue s'étendait au loin ».

Mais la mort de sa maman l'a vivement frappée et elle est devenue, de vive et expansive, une petite fille « timide et douce, sensible à l'excès », qui ne se plaît que dans l'intimité de la famille.



18 Thérèse va faire pendant de longues années des efforts très grands pour dominer cette sensibilité. Elle luttera fort contre cette facilité à pleurer qu'elle a depuis la mort de sa maman. Et ce n'est qu'à l'âge de quatorze ans qu'elle vaincra définitivement.

En attendant, elle reste bien fidèle au Seigneur, et se laisse former avec docilité par Pauline. Cette admirable grande sœur, qui l'aimait du plus profond amour, continua l'œuvre de l'éducation si bien commencée par la maman. On ne passe rien à la petite, on ne la gâte pas comme on pourrait être tenté de le faire.



19 Voici que Thérèse épelle maintenant seule le mot « cieux ». Vite, elle court le dire à son papa, qui est bien content.

Souvent il promène sa petite Reine. Et les passants se retournent sur ce bel homme à l'air si digne, tenant par la main une si jolie fillette. Elle a de beaux cheveux blonds bouclés, avec un teint de lys et des yeux bleus très doux.

Quelquefois, il l'emmène à la pêche. Et tandis que papa, immobile, se livre à son sport favori, Thérèse, assise dans les hautes herbes, contemple le ciel, l'eau, les fleurs.



20 Elle aime tout, elle admire tout. Sa petite âme pure monte vers Celui qui a fait tout cela. Elle se sent le cœur plein de reconnaissance et d'amour pour le Bon Dieu. Et sa pensée dépasse bientôt la terre. « Je rêvais le Ciel! » écrit-elle plus tard en se rappelant ces moments de son enfance.

A cinq ou six ans, Thérèse méditait et se servait de tout ce qu'elle voyait pour s'unir davantage au Seigneur.

Mais cela ne l'empêchait pas d'aimer jouer, bien au contraire. Lorsqu'on visite les Buissonnets on voit encore les jouets de Thérèse petite fille.



21 Une poupée couchée dans son lit, une corde à sauter, un panier à crevettes, un petit fourneau, etc., des jouets comme nous en avons eu, vous et moi. Thérèse n'a pas une sainteté spéciale, avec une vie extraordinaire comme certains saints.

Elle a vécu comme nous, du berceau à la tombe. Et c'est en faisant des choses très simples, des choses que tout le monde fait, qu'elle est devenue sainte. Seulement, c'est l'amour, la vaillance, la fidélité qu'elle y a mis qui en ont fait cette grande sainte connue et admirée dans le monde entier.



22 Tout ce qui compte pour elle, c'est de faire plaisir au Bon Dieu. Et le soir, quand Pauline la borde dans son lit, elle lui pose une question inquiète : « Est-ce que j'ai été gentille aujourd'hui ? Est-ce que le Bon Dieu est content de moi ? » Elle ne s'endormira tranquille que si elle obtient une réponse affirmative.

Elle continue d'ailleurs à faire des petits sacrifices. Un jour, rentrant de promenade, elle se précipite vers sa sœur : « Si tu savais comme j'ai soif! » Et Pauline de suggérer : « Si Thérèse se privait de boire pour sauver un pécheur ? »

Sans hésiter, avec seulement un gros soupir, Thérèse a dit « oui » tout de suite.



23 Pauline pense que le sacrifice accepté est suffisant et elle revient avec une boisson. Thérèse se demande avec inquiétude si le pécheur sera sauvé; mais sa sœur la rassure en lui expliquant le mérite de l'obéissance.

Son cœur si bon se donne aussi aux pauvres qui viennent souvent à la porte des Buissonnets. Quelle joie pour elle de soulager leur détresse par un cadeau, mais plus encore de réchauffer leur cœur par son lumineux sourire. Dans la rue, elle n'en laisse jamais passer un seul sans lui venir en aide.



24 Quelquefois, le soir, on se rend en famille chez les Guérin. Thérèse s'entend très bien avec sa cousine Marie. Et M. Guérin aime beaucoup la petite blondinette et la fait sauter sur ses genoux.

Le retour jusqu'aux Buissonnets se fait dans le noir. Et Thérèse, la main dans la main de son papa, regarde le ciel. Soudain, elle découvre une constellation qui ressemble à un T (1). La voilà toute joyeuse : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel ! » Elle trouve cela merveilleux et ne veut plus rien regarder d'autre, se laissant conduire jusqu'aux Buissonnets.

(1) Il s'agit de la constellation d'Orion, une des plus belles du ciel, que l'on peut admirer en France pendant l'hiver.



25 A six ans, Thérèse fait sa première confession avec une simplicité et une confiance totales.

C'est vers cette époque, aussi, qu'elle voit la mer pour la première fois, à Trouville. Elle en est très impressionnée. Et longuement, assise sur un rocher près de sa chère Pauline, elle contemple l'immensité.

Elle se sent, sur la terre, comme une toute petite barque sur l'Océan. Mais elle sait déjà quel est Celui qui mène la barque, et elle a la certitude qu'elle arrivera un jour au port, dans la lumière, malgré les vents et les tempêtes.



26 Mais elle reste une petite fille joueuse qui s'intéresse à tout.

Ce jour-là, voici Léonie qui vient trouver ses deux petites sœurs. Dans une corbeille, elle a rassemblé tout ce qui fait le bonheur d'une fillette : bouts de chiffons, petits jeux, rubans. Et par-dessus le tout, elle a placé sa poupée. C'est que Léonie se sent devenue grande. Elle ne veut plus de ces amusements d'enfant.

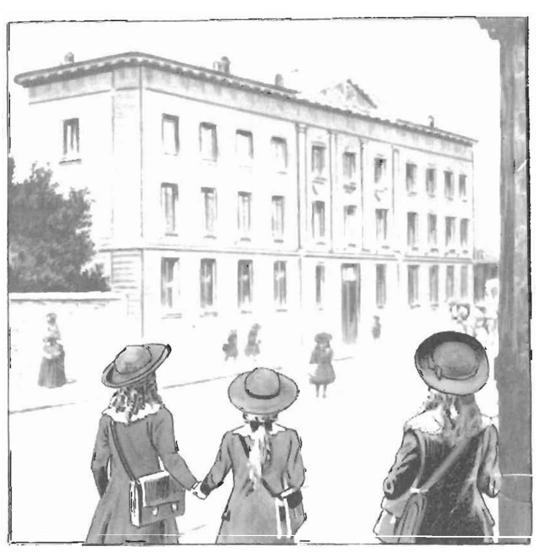
« Choisissez », dit-elle aux deux petites émerveillées. Céline cherche longuement, hésite, se décide finalement pour un beau peloton de ganse.



27 C'est le tour de Thérèse maintenant.

Elle réfléchit un instant seulement. Puis, prenant des bras de Léonie la corbeille avec tout son contenu, y compris la poupée : « Je choisis tout », dit-elle bravement.

Elle nous explique elle-même plus tard ce mot étonnant : « J'ai compris que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour; en un mot de **choisir** entre les sacrifices qu'il demande... Mon Dieu, je choisis tout; je ne veux pas être sainte à moitié. Cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous. »



28 Thérèse grandit dans la chaude atmosphère familiale qu'elle voudrait ne jamais quitter. Mais il va pourtant falloir aller dans une vraie classe maintenant. Elle a plus de huit ans, et Pauline ne peut continuer seule son instruction et son éducation.

Céline déjà, après Léonie, va au pensionnat tenu par les Bénédictines. C'est donc là que Thérèse ira aussi.

La petite a le cœur bien gros. Très sensible depuis la mort de sa maman, elle souffre de n'être plus uniquement en famille. Elle va avoir de nouvelles occasions de se vaincre et d'offrir des choses dures au Bon Dieu.



29 Car rapidement, et bien que la plus jeune de sa classe, elle va, par son travail, se classer en tête. Thérèse sera donc jalousée des moins bonnes, et elle en souffrira énormément.

Bien souvent la pauvre enfant, pendant ces dures années de pensionnat, sera en butte aux petites méchancetés, aux persécutions que savent si bien inventer les médiocres.

Thérèse pleurera souvent, souffrira beaucoup, mais jamais elle ne ripostera, jamais elle ne rendra le mal pour le mal. Elle se réfugie dans le silence. Elle se laisse accuser, calomnier. Elle se tait, offrant tout cela au Seigneur.



30 Même à sa sœur Céline elle ne dit rien, pratiquant là, à neuf ans, un héroïsme véritable. Sa sœur l'aurait défendue, protégée... non, Thérèse pense qu'il est mieux de se taire. Et elle se tait jusqu'au bout. On ne saura cela que bien plus tard, lorsque, devenue carmélite, elle écrira l'histoire de sa vie par obéissance.

Que Jésus devait être content devant la vaillance de cette petite écolière!

Ces années de pensionnat furent donc des années pénibles pour Thérèse. Aussi quelle joie pour elle, après les heures de classe, de retrouver le cercle de la famille. Là, son cœur, comme resserré toute la journée, se dilatait à nouveau.



31 Comme beaucoup de filles de son âge, Thérèse se met à aimer passionnément la lecture. Elle dit qu'elle « eût passé sa vie à lire ». La voyez-vous, un jour de congé, assise à l'ombre dans le jardin, un livre sur les genoux? Elle ne voit plus rien, n'entend plus rien. Nous connaissons cela.

Pourtant, quand l'heure fixée par Pauline est arrivée, Thérèse s'arrête net, au moment le plus palpitant peut-être. Il lui faut comme un grand arrachement pour y parvenir. Mais jamais elle n'y manque, jamais elle ne s'accorde une seconde de plus. Quel sacrifice! Et quel exemple pour nous...



32 Elle aime les récits chevaleresques, elle s'enthousiasme pour Jeanne d'Arc et rêve de gloire en même temps que de sainteté.

Elle est à l'âge où l'on s'attache aisément. Ainsi, d'une compagne, Thérèse fit bientôt une amie à laquelle elle voua beaucoup d'affection. Et voici que cette élève s'absenta plusieurs mois. Le cœur aimant de Thérèse l'attendit et se fit une fête de son retour. Hélas! cette compagne ne lui manifesta alors qu'indifférence. L'éloignement avait eu raison de son amitié.

Thérèse nous parle de sa souffrance :



33 « Je le sentis vivement, et ne mendiai plus désormais une affection si inconstante. Cependant le Bon Dieu m'a donné un cœur si fidèle que, lorsqu'il a aimé, il aime toujours; ainsi je continue de prier pour cette compagne et je l'aime encore. »

Quelle constance! Se souvenir après tant d'années de quelqu'un qui l'avait déçue, continuer de l'aimer et de prier à son intention.

Voilà bien la marque authentique du véritable amour, qui sait s'oublier et n'attend pas de reconnaissance sur la terre.



34 La sainte Carmélite comprend bien, d'ailleurs, pourquoi Dieu a permis pour elle, toute jeune, ces désillusions :

« Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre! Avec un cœur comme le mien, je me serais laissée prendre et couper les ailes; alors, comment aurais-je pu voler ?... »

Pour atteindre la sainteté, il faut en effet s'élever fort au-dessus des affections terrestres, non pas nécessairement pour y renoncer, mais au moins pour les établir solidement en Dieu, et Le mettre, Lui, plus haut que tout.



35 Pendant les récréations, Thérèse prenait plaisir à ramasser les petits oiseaux morts tombés du nid, et les enterrait dans un coin.

Les bonnes religieuses du pensionnat n'ont pas pu se rendre compte du trésor qu'elles possédaient. Elles ne voyaient en Thérèse Martin qu'une élève très docile et très travailleuse, pas assez remuante en récréation et facilement distraite à la chapelle.

C'est que l'enfant, habituée depuis si longtemps à trouver le Seigneur dans le silence de son âme, avait de la peine à s'accoutumer aux prières toutes faites qu'il fallait lire à haute voix dans les livres.



36 En famille, pourtant, Thérèse perd cette gêne qu'elle ressent dès qu'elle franchit la porte de l'école. Quelles bonnes parties elle fait avec Céline, et aussi avec sa cousine Marie Guérin!

Les deux petites inventent des jeux de leur goût. Elles se bâtissent une cabane... et les voilà devenues ermites au désert. Elles jouent au « solitaire »... même en pleine ville où, un jour, l'une dit à l'autre : « Conduis-moi, je vais fermer les yeux! » Mais chacune voulant être « solitaire », voilà nos filles tombant étourdiment sur l'étalage d'un épicier!



37 Inutile de dire que, les yeux grands ouverts cette fois, elles se sauvent, poursuivies par les cris de mécontentement du brave commerçant.

Ainsi grandit notre future sainte, entre les rires et les larmes, entre la joie familiale si pleine, où elle se trouve comme un poisson dans l'eau, et les heures grises du pensionnat où elle se trouve comme un oiseau dont on aurait rogné les ailes.

Thérèse a maintenant près de dix ans. Le Bon Dieu va lui demander un gros sacrifice.



38 Pauline, sa « petite mère », va quitter le toit familial pour entrer au Carmel. Thérèse croit perdre une deuxième fois sa maman.

La jeune fille, bouleversée par la souffrance de l'enfant, lui explique longuement combien est profitable pour tous, malgré les apparences de séparation et « d'inutilité », cette austère vie des religieuses contemplatives qui ont choisi de renoncer à tout, même aux joies les plus légitimes du service des pauvres et des malades, pour être davantage sacrifiées à Dieu et à toute l'humanité.

Thérèse s'apaise et se met à penser souvent, dans le fond de son cœur, aux paroles de Pauline. Un soir, elle voit clair, et comprend nettement que Jésus la veut, elle aussi, au Carmel.



39 En attendant, le choc a été rude pour ce cœur si sensible. Le 2 octobre 1882, jour de l'entrée de Pauline au Carmel de Lisieux, est un jour bien douloureux pour la petite fille.

Maintenant, elle ne verra plus « sa petite mère » qu'à travers les grilles du parloir. Elle ne pourra plus lui raconter longuement toutes ses petites affaires, car elle n'aura, pour elle seule, que quelques minutes après la visite familiale.

Cette souffrance, elle la cache le plus possible pour en réserver l'offrande au Bon Dieu. Mais elle ne peut s'empêcher de penser : « Pauline est perdue pour moi. »



40 Et sa pauvre tête n'en peut plus de ressasser toujours le même chagrin. Bientôt elle semble dépérir, et se met à souffrir de violents maux de tête.

Les semaines passent, le mal s'aggrave. On la couche, on appelle le médecin qui ne voit pas bien de quel mal souffre l'enfant. Bientôt elle tombe dans une espèce d'abattement qui effraie sa famille. Elle reste des heures sans bouger, comme si elle était sans connaissance. Et pourtant elle voit et entend. Puis elle s'agite, se dresse sur son lit; il faut la recoucher de force. Certainement ses nerfs sont malades.



41 On devine la peine de son papa, de ses sœurs, et surtout de Pauline dans son Carmel, ne pouvant soigner elle-même sa petite fille et se disant que c'était peut-être son entrée au couvent qui l'avait mise dans cet état.

Le Bon Dieu demande parfois des choses bien dures à ceux qu'Il a choisis pour L'aider à sauver le monde.

Le pauvre M. Martin n'en pouvait plus de chagrin. Thérèse, sa petite Reine, le regardait fixement sans avoir l'air de le reconnaître, alors qu'ils s'aimaient tant tous les deux.



42 Et voici la date de la Prise d'Habit de Pauline. Thérèse semble aller mieux, et peut voir sa chère petite mère habillée en mariée pour ses fiançailles avec Jésus.

Mais le lendemain, le mal la reprend plus violent. Le cœur déchiré, sa famille pense qu'elle va mourir.

M. Martin demande une neuvaine de prières à la basilique Notre-Dame des Victoires à Paris, et s'y unit avec toute sa foi, ainsi que ses filles. On est au mois de mai, le mois de la Maman du Ciel.

Le 13, Thérèse appelle Marie. La grande sœur est là, près d'elle, mais l'enfant continue d'appeler.



43 La pauvre Marie, ne contenant plus sa douleur, se jette à genoux devant la statue de la Sainte Vierge. Léonie et Céline s'unissent à elle. Et ce fut, Thérèse nous le dit plus tard, « un cri de foi qui força la porte du ciel ».

Thérèse est tournée vers la statue. Et voici que celle-ci s'anime, devient vivante, et tellement belle que, écrit la sainte, « je ne trouverai jamais d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable; mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son ravissant sourire... »



44 La petite se sent calmée, des larmes jaillissent de ses yeux, mais ce sont « des larmes d'une joie céleste et sans mélange ».

« La Sainte Vierge s'est avancée vers moi, elle m'a souri... »

Thérèse est guérie. Elle reconnaît aussitôt Marie, qui sur le visage de l'enfant a lu la visite divine et le miracle.

Heureuse Thérèse, d'avoir bénéficié à dix ans du sourire de Notre-Dame. Ce sourire illuminera toute sa vie d'une lumière particulière. Demandons-lui de nous en obtenir une petite part.



45 Oui, Thérèse est bien guérie. Plus aucune trace ne subsiste de ces étranges symptômes, de ces malaises qui ont tant effrayé les siens.

Et dès qu'arrive l'été, son papa ne peut résister au désir de promener sa fille pour faire applaudir partout à cette guérison.

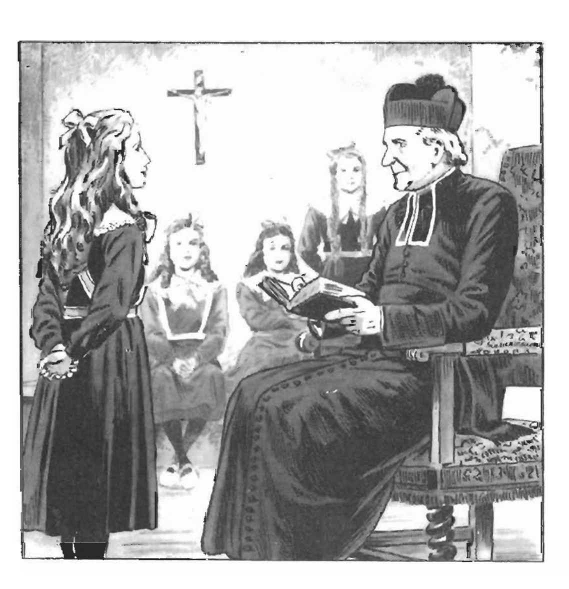
Voilà toute la famille partie. On va d'abord à Alençon, où l'on retrouve les très chers souvenirs des premières années et de la maman tant aimée.

Puis on visite des amis ici et là. C'est la vie heureuse. Thérèse est entourée, choyée partout. Cela lui semble bon après une si grosse secousse.



46 Mais les vacances passent vite. Voici octobre et la rentrée au pensionnat, après une bien longue absence. Bientôt, Thérèse aura onze ans. Et bientôt aussi, en cette toute proche année 1884, elle fera sa première Communion.

Depuis longtemps elle aspire à ce jour. Mais à cette époque, les enfants n'étaient pas admis à la communion dite « privée ». Bientôt le saint Pape Pie X comprendra cette faim des enfants pour Jésus et de Jésus pour les enfants. Il permettra aux petits de communier dès qu'ils peuvent comprendre que Jésus est dans la blanche hostie.



47 En attendant, Thérèse a eu beau prier, supplier, on n'a pas pu la laisser s'approcher de la sainte Table.

Pourtant, elle a déjà eu un petit avant-goût en voyant Céline se préparer; mais cela a décuplé son désir.

Maintenant, cela va être son tour. Le bon aumônier du pensionnat l'appelle « le petit docteur », tant elle a assimilé les leçons du catéchisme et donne des réponses satisfaisantes.

Marie, chaque soir, complète la préparation commencée au pensionnat. Et Thérèse réfléchit longuement sur tout ce qu'on lui enseigne.



48 Surtout, elle prie, sachant bien que Dieu seul peut mettre en son âme les sentiments qu'Il désire y voir.

Il n'y a pas de chapelle aux Buissonnets. Qu'à cela ne tienne. Thérèse va se recueillir derrière les rideaux de son lit. Elle « pense », comme elle dit. Et quand on lui demande : « Mais à quoi penses-tu ? » elle répond : « Au Bon Dieu... à l'éternité. » Et elle se tait.

Comme sa sœur Pauline au Carmel, Thérèse, sans le savoir, fait — à la mesure de son âge d'enfant — une vraie oraison, c'est-à-dire une union très profonde de tout son être avec le Seigneur.



49 Sa Carmélite! Elle participe aussi, bien sûr, à la préparation de sa petite fille. Elle invente pour elle une méthode qui consiste à rassembler, en un bouquet qui servira de berceau à Jésus-Hostie dans le cœur de Thérèse, des fleurs spirituelles : violettes d'humilité, pâquerettes de simplicité, roses d'amour, etc., avec des invocations comme celle-ci : « Mon petit Jésus, donnez-moi votre humilité. »

Pendant les neuf jours qui précèdent la première Communion, les seules fleurs à cueillir, d'après Pauline, seront des lis, représentant la pureté qu'il faut garder en soi pour la venue de Jésus.



50 Enfin, voici le 8 mai. Par une délicatesse providentielle, ce jour est aussi celui de la Profession religieuse de Pauline.

Thérèse est restée pensionnaire depuis l'ouverture de la retraite. Elle se lève donc joyeuse dans le grand dortoir. Et la voici vêtue, comme ses compagnes, de la blanche mousseline des communiantes.

Lorsque, carmélite, elle écrit, à la demande de sa Mère Prieure, ses souvenirs de ce beau jour, elle dit : « Ah! qu'il fut doux, le premier baiser de Jésus à mon âme! Je me sentais aimée, et je disais : je vous aime, je me donne à vous pour toujours. »



51 Et on sent bien qu'elle ne peut ni ne veut exprimer tout ce dont son âme était si pleine qu'elle en déborda bientôt en larmes silencieuses.

La journée tout entière passa dans cette joie intime et merveilleuse. On alla voir Pauline, qui venait de se consacrer officiellement à Jésus. Petite mère et petite fille mêlèrent leur joie et leur reconnaissance envers Dieu.

Thérèse reçut des cadeaux et participa au dîner de famille, très soigné. Elle se montrait contente, gentille avec tous, mais on sentait que rien ne pouvait lui faire perdre son recueillement.



52 Pour elle, la première Communion, c'était seulement Jésus se donnant à son âme. Tout le reste, robe blanche, repas, cadeaux, c'était bien agréable certes, mais sans aucune espèce de point commun avec la grande réalité.

Thérèse, modèle des premiers communiants, obtenez à tous vos petits frères et à toutes vos petites sœurs de la terre, de comprendre comme vous ce qui fait de ce jour le plus merveilleux de la vie, et de le passer dans le recueillement et l'union à ce Jésus-Hostie venu habiter leur âme pour la première fois.



53 Thérèse avait écrit, sur son petit carnet de retraite, trois lignes toutes simples qui constituaient ses résolutions :

« Je ne me découragerai jamais.
Je dirai tous les jours un Souvenez-vous.
J'essaierai d'humilier mon orgueil. »

Vous le voyez, elle n'avait pas une piété « dans les nuages ». Et si jeune, elle avait déjà compris ce qui fait, en somme, l'essentiel d'une vie chrétienne : ne jamais perdre confiance — Dieu est si bon —, lutter contre l'orgueil, se mettre sous la protection de Notre-Dame en la priant tous les jours.



54 Maintenant, Thérèse a hâte d'être confirmée pour recevoir une venue plus abondante de la troisième Personne de la Sainte Trinité entrée en elle à son baptême, le Saint-Esprit.

Elle s'y prépare par une nouvelle retraite au cours de laquelle elle réfléchit longuement sur les dons divers qui caractérisent la venue du Saint Esprit. Son âme est si ouverte à ces grandes vérités que Céline en est tout émue et qu'elle déclarera, vingt ans après, se souvenir encore de l'impression surnaturelle qu'elle ressentit en écoutant sa petite sœur.



55 C'est à cette époque que Thérèse comprit la grande valeur de la souffrance. Elle a écrit elle-même de sa Confirmation : « Je reçus en ce jour la force de souffrir. »

Cela va être maintenant le signe distinctif de sa vie. Sa nature généreuse souffre de n'être pas assez fidèle à la grâce. Son cœur souffre de ces mille pointes d'épingles si douloureuses à la longue. Elle craint sans cesse de peiner le Bon Dieu, à tel point que cela devient pour elle comme une torture. Mais elle a appris depuis longtemps à faire le silence sur tout cela.



56 Cette enfant au cœur de feu dans lequel grondent des tempêtes, apparaît toujours comme une fille calme et souriante à qui tout semble facile.

C'est là le côté admirable de sainte Thérèse : un si grand amour pour Dieu, une telle habitude de se dominer que sa vaillance si grande ne paraîtra guère à ceux qui s'arrêtent aux apparences. Même au Carmel, plus tard, bien des religieuses ne s'apercevront pas de la sainteté héroïque de la petite Sœur Thérèse.

En attendant, sa santé semble à nouveau compromise.



57 Elle a treize ans. Le premier trimestre scolaire est si dur que M. Martin, inquiet de nouveau, la retire du pensionnat à Noël. Elle continuera de s'instruire à la maison en prenant des leçons particulières. Ce sera moins pénible pour son organisme fatigué.

Thérèse a toujours été une belle petite fille. Et maintenant elle devient réellement jolie. Elle avait une démarche pleine à la fois de grâce et de dignité. Tout son corps se développait harmonieusement. Les traits de son visage étaient fins. Elle avait les yeux d'un bleu-gris très doux.



58 Mais surtout, ses magnifiques cheveux bouclés, d'un blond doré, encadraient très agréablement son visage et attiraient les regards.

Thérèse est à l'âge où l'on saisit facilement les remarques des passants. Elle constate qu'elle prend plaisir à se voir admirée... et s'en inquiète.

Heureusement, c'est le moment où elle sollicite son admission parmi les Enfants de Marie. Et la Sainte Vierge garde son enfant très aimée du démon de l'orgueil.

C'est au pensionnat qu'elle prépare cette consécration à Notre-Dame.



59 Et c'est pour notre adolescente timide une nouvelle souffrance que de retourner là deux fois par semaine, toujours gênée avec ses compagnes, toujours solitaire dans son cœur.

Décidément, le Seigneur a pris son enfant au sérieux quand elle Lui a dit après l'une de ses premières communions : « O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre. »

Voilà maintenant Marie, sa grande sœur et marraine, qui parle de rejoindre Pauline au Carmel. Thérèse n'en fera pas une maladie cette fois. La force qu'elle a demandée est en elle.



60 Mais elle comprendra pourtant qu'il n'y a plus grand-chose à attendre pour elle du côté de la terre.

De plus en plus, elle pense au Carmel. Elle est persuadée que c'est là que Jésus la veut. Elle a déjà choisi son nom : elle voudrait s'appeler Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle ne l'a pas dit. Mais par une délicatesse de la Providence, voilà que la Mère Prieure lui déclare à l'une de ses visites au parloir : « Quand vous viendrez avec nous, vous vous appellerez Thérèse de l'Enfant-Jésus. » Quelle joie!



61 Nous sommes à Noël 1886. Dans quelques jours, Thérèse aura quatorze ans. Et c'est à ce moment que le Bon Dieu, faisant cesser soudain l'excès de sensibilité dont elle souffre depuis l'âge de cinq ans, la rendit « forte et courageuse ».

« Depuis, dit-elle, je marchai de victoire en victoire, commençant pour ainsi dire une **course de géant...** La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours, et depuis lors je fus heureuse... »

La charité y était déjà, certes, dans le cœur de notre chère petite Sainte.



62 Mais ce dont Jésus la délivra en guise de cadeau de ce Noël, ce fut de ses craintes, de ses hésitations et aussi de cette facilité à pleurer, dont elle avait tant souffert sans pouvoir se corriger.

C'est vraiment une grande grâce qu'elle reçut cette nuit-là.

Grâce qui rejaillit d'ailleurs sur tous les siens, heureux de la voir moins repliée, moins craintive, ayant retrouvé la vivacité de sa petite enfance, et plus aimante encore que dans ces années d'épreuve, où l'on ne pouvait d'ailleurs rien lui reprocher.



63 Toute renouvelée par cette grâce, Thérèse pense maintenant à réaliser son grand désir : entrer au Carmel.

Elle n'a que quatorze ans, mais elle est absolument sûre de l'appel de Dieu.

Un moment, elle a pensé devenir missionnaire. Elle porte en elle, depuis toujours, un tel désir de sauver les âmes. « Mais, nous dit Céline, elle estimait qu'il est plus dur pour la nature de travailler sans voir jamais le fruit de ses labeurs, sans encouragements, sans distractions d'aucune sorte, que le travail pénible entre tous est celui qu'on entreprend sur soi-même pour arriver à se vaincre... »



64 Elle voit bien clair, notre petite Sainte! Et c'est pour cela, parce que c'est le plus dur, et donc « le plus lucratif pour le salut des âmes », qu'elle reste décidée pour le Carmel.

Mais une fois bien sûre de cela, elle ne voit pas de raison d'attendre.

Elle pense qu'on n'est jamais trop jeune pour se donner au Bon Dieu.

Toutefois, la pensée du chagrin qu'elle va causer à son cher papa l'inquiète un peu. Déjà, il a donné ses deux aînées. Et puis, sa santé est ébranlée par une atteinte de paralysie.



65 Thérèse laisse passer encore quelques mois. Et voici la Pentecôte 1887. Elle a donc quatorze ans et demi. Elle ne peut plus différer. « M'eût-il fallu traverser des flammes, je m'y serais élancée pour répondre à Notre-Seigneur. »

Elle a redoublé de ferveur envers Notre-Dame pendant ce mois de mai. Et maintenant, la voilà qui s'approche, pleine de la force du Saint-Esprit, de son papa assis dans le jardin.

Il regarde, souriant, venir à lui sa grande fille qu'il aime tant. Elle s'assied près de lui sans rien dire.



66 M. Martin voit des larmes dans les yeux de Thérèse. « Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur, et me dit : qu'as-tu, ma petite Reine? Confie-moi cela. Puis, se levant, comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur. »

On devine combien Thérèse était émue. A mots brefs, elle demande à son père de lui permettre d'entrer au Carmel pour le Noël suivant, c'est-à-dire avant même d'avoir quinze ans.



67 Pauvre M. Martin! Il se doutait bien que Thérèse partirait aussi un jour, mais il n'avait pas pensé que ce pourrait être si tôt. Au contraire, il avait rêvé de la garder longtemps auprès de lui.

« Il pleura », nous dit Thérèse, « mais il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation. »

Il parla simplement de la trop grande jeunesse de sa fille. Mais celle-ci plaida sa cause avec tant d'ardeur que le cher homme se laissa bientôt convaincre.

De tout son cœur de chrétien, il fit à Dieu le plus grand sacrifice qu'il pouvait lui faire, en lui donnant sa préférée, sa petite Thérèse.



68 Et le voilà qui cueille une petite fleur blanche, une simple fleur de l'herbe, et la tend à sa fille. Thérèse gardera toute sa vie, collée sur une image de Notre-Dame des Victoires, l'humble fleur des champs offerte ce jour-là par son papa.

Elle en a compris le symbole. La petite fleur blanche, c'est elle-même, qui doit rester simple, pure et fidèle. Et quand on lui demandera, plus tard, d'écrire sa vie, elle donnera à son cahier ce titre : « Histoire printanière d'une petite fleur blanche. »



69 Il fallait maintenant obtenir le consentement du bon oncle M. Guérin, sans lequel on ne faisait rien d'important dans la famille Martin.

Ce fut une autre affaire. Il résista d'abord, et très fermement, disant que c'est une folie — et cela en paraissait une évidemment! — et qu'il ne cédera pas. Il faut donc un miracle.

Thérèse prie et souffre pendant trois jours. Elle retourne ensuite chez son oncle. Il est tout changé, il dit qu'il a eu un signe de Dieu et qu'il consent de grand cœur. Le miracle a été accompli.



70 Du côté de la famille donc, tout va bien. Très gentiment, Céline qui songe aussi au cloître et qui est plus âgée que Thérèse, lui cède sa place pour rester avec M. Martin.

Au Carmel, c'est autre chose! La Révérende Mère Marie de Gonzague serait d'accord, mais c'est le Supérieur qui ne veut pas entendre parler de l'entrée de Thérèse à quinze ans. Qu'elle attende vingt et un ans! Et malgré toutes les raisons et explications, il reste intraitable, et renvoie M. Martin et sa fille à l'Évêque si le cœur leur en dit.



71 M. Martin, désolé du chagrin de Thérèse, lui propose de la conduire lui-même à Bayeux où se trouve l'évêché.

On dut attendre un peu avant de pouvoir faire cette visite. Et la saison s'avançait. Un nouvel été avait passé sur les Buissonnets et la douce campagne normande.

Thérèse avait, dans son cœur, fait ses adieux à cette nature qu'elle aimait tant. Elle était décidée à ne pas voir fleurir le printemps dans sa chère maison et son jardin familial.



72 Le 31 octobre enfin, on se rend à Bayeux. Thérèse est bien un peu craintive de cette démarche. Elle s'est vêtue « en jeune fille » et a même relevé ses lourds cheveux blonds pour essayer de paraître moins jeune.

On lui fait exposer sa demande elle-même. Quel émoi! Il y a là Monseigneur, et aussi son Vicaire général. Et on la fait asseoir dans un fauteuil profond où elle disparaît presque; ce qui n'est pas pour la mettre à l'aise!

Pourtant, courageusement, elle parle, expliquant son attrait pour le Carmel.



73 Monseigneur lui demande avec bonté s'il y a longtemps qu'elle veut entrer au Carmel :

— Oh oui! Monseigneur, bien longtemps!

Ce qui fait rire M. le Vicaire général :

— Voyons, il ne peut pas y avoir quinze ans de cela!

Mais Thérèse ne rit pas, et c'est gravement qu'elle répond ;

— C'est vrai, mais il n'y a pas beaucoup d'années à retrancher; car j'ai désiré me donner au Bon Dieu dès l'âge de trois ans.

L'Évêque n'est pas convaincu. Alors M. Martin prend la parole.

Et c'est pour appuyer la demande de sa fille.



74 Cette intervention paternelle, si généreuse, émut Monseigneur et son Vicaire général. Mais tout de même l'Évêque ne put se décider et déclara qu'il devait en parler avec le Supérieur du Carmel.

Du coup, Thérèse qui savait ce que pensait ce Supérieur, fondit en larmes.

Monseigneur la consola de son mieux, mais sans rien accorder de plus.

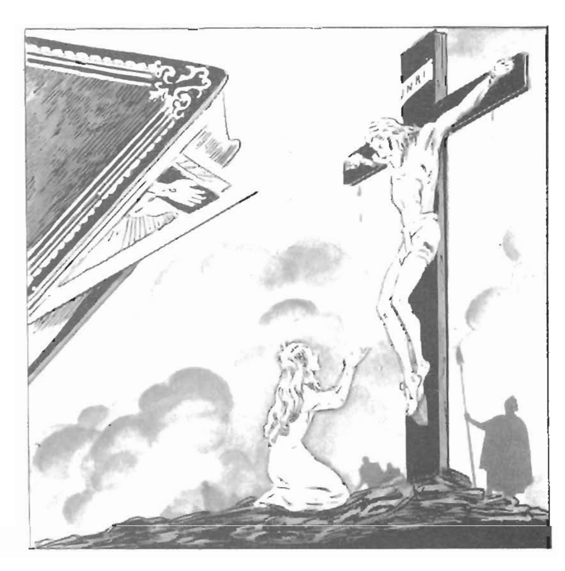
C'est vrai qu'il était difficile pour lui de comprendre ainsi tout de suite devant quelle petite sainte il se trouvait.



75 M. Martin, poussant jusqu'au bout l'héroïsme du sacrifice, lui annonça qu'il avait l'intention d'emmener Thérèse au prochain pèlerinage du diocèse à Rome, et de solliciter du Saint-Père lui-même l'autorisation si ardemment désirée.

On se demande ce qu'il faut admirer le plus, de la ténacité de cette enfant qui sait ce qu'elle veut et le veut totalement, ou de la générosité si admirable de son cher papa qui, ayant compris sa vocation, l'aide de toutes ses forces à la réaliser.

On va donc préparer ce grand voyage de Rome.



76 Mais Thérèse, pendant ces longs mois de refus et de délai, ne perd pas son temps. Sa prière devient chaque jour plus profonde, plus contemplative.

Et, bien sûr, sa charité grandit en proportion de son union avec le Seigneur.

Un jour qu'elle fermait son missel après la messe, une image de Jésus en croix en glissa un peu, lui laissant voir seulement une des mains percées du Sauveur. Elle comprend que cette main demande son amour : « Je résolus, dit-elle, de me tenir continuellement au pied de la croix, pour recueillir ce sang divin et le répandre sur les âmes. »

La soif des âmes la possède déjà à un très haut degré.



77 Et son amour va chercher au loin par la pensée les pécheurs les plus misérables. Elle ne doute de rien, et parce qu'elle a confiance et qu'elle n'a pas peur de souffrir pour les âmes, Dieu lui permettra d'en sauver beaucoup.

Elle a justement entendu parler, à cette époque, d'un célèbre bandit dont tous les journaux racontent les crimes. Pranzini, c'est son nom, a été enfin arrêté. Il est jugé et condamné à mort. Il ne manifeste d'ailleurs pas l'ombre d'un regret et repousse durement l'aumônier de la prison qui voudrait l'aider à bien mourir.



78 Thérèse, dans sa foi intrépide, décide de sauver Pranzini de la mort éternelle.

Elle redouble de prières et de sacrifices. Elle cherche toutes les occasions de se vaincre. Surtout, elle offre les mérites de Notre-Seigneur et des saints pour donner quelque valeur aux siens.

Et maintenant que le jour de l'exécution approche, une certitude s'établit en elle : oui, elle sait, elle est sûre que Pranzini aura à la dernière minute une bonne pensée qui lui évitera l'enfer. Elle sait bien que cela peut arriver sans que personne n'y voie rien, tout à fait à l'intérieur de l'âme du malheureux.



79 Mais tout de même, elle aimerait mieux en avoir un signe visible. Alors, pleine de confiance en la bonté paternelle du Seigneur, elle lui fait cette prière :

« Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez au malheureux Pranzini, je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur; à cause de cela, je vous demande seulement un signe de repentir, pour ma simple consolation. »

Une telle simplicité dut toucher très fort le Cœur de Dieu.



80 Voici donc arrivé le jour de l'exécution de Pranzini. Il sort de la prison, tout pâle. La guillotine est dressée là, à quelques pas. L'aumônier essaye encore de s'approcher; il le repousse. Il s'avance vers la machine. On le pousse vers la bascule qui lui mettra la tête sous le couteau. Mais qu'a-t-il soudain? Le voilà qui se tourne vers l'aumônier. Il lui demande d'approcher le crucifix de ses lèvres afin qu'il puisse l'embrasser, ce qu'il fait trois fois de suite.

Thérèse est bien émue en lisant cela le lendemain dans le journal. Le Seigneur a exaucé sa prière.



81 Le malheureux ne sera pas damné, puisqu'il a eu ce geste de repentir. Et elle, la chère petite, elle a obtenu aussi le signe visible qu'elle demandait.

Si nous avions seulement un peu de la foi et de la confiance de Thérèse — et aussi de sa vaillance et de son amour généreux pour Jésus et les âmes, que n'obtiendrions-nous pas ?

Le Bon Dieu est là, tout prêt à accorder ses grâces à ceux qui les désirent vraiment — et qui n'ont pas peur de se donner du mal pour les mériter.



82 Aux Buissonnets on s'affaire, on remplit des valises, on s'agite joyeusement. Le jour du départ pour le grand voyage est enfin arrivé. M. Martin emmène ses deux dernières, Céline et Thérèse. Et celle-ci compte bien rapporter l'autorisation désirée.

C'est le 4 novembre que nos voyageurs quittent Lisieux pour rejoindre d'abord Paris.

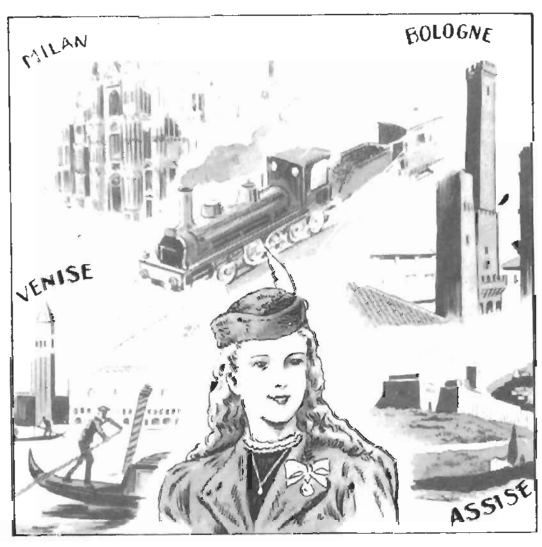
Les deux sœurs s'émerveillent de toutes les beautés qu'elles voient. Elles visitent les principaux monuments. Et à Notre-Dame des Victoires, la Sainte Vierge se fait particulièrement douce à Thérèse qui en gardera un souvenir bien ému.



83 Et maintenant, en voiture pour Rome, à travers les splendides paysages de France et de Suisse. Thérèse est en admiration devant les montagnes, les lacs, toutes les splendeurs de ces régions si belles. Elle n'avait jamais vu que les collines de sa Normandie.

De son âme monte sans cesse un cri de joie, d'amour et de reconnaissance vers le Dieu si bon qui a créé tout cela pour le plaisir de nos yeux.

Tout lui sert pour se rapprocher du Seigneur et s'unir à Lui. Elle se remplit de beauté, en attendant de renoncer à tout cela de bon cœur pour mieux prouver son amour.



84 En Italie d'autres merveilles l'attendent. Car le bon papa qu'est M. Martin n'a pas fait les choses à moitié. On visite Milan et sa magnifique cathédrale.

Puis voilà Venise, ses canaux et ses gondoles. Bologne avec ses grandes Écoles. Lorette où l'on vénère une maison qui d'après la tradition serait celle de la Sainte Famille à Nazareth.

Maintenant, on traverse cette belle province de l'Ombrie, où saint François promena sa sainteté et ses chants.



85 Enfin, voici Rome, la ville éternelle où bat le cœur de la chrétienté. Rome que les apôtres et tant de martyrs ont arrosée de leur sang. Rome où vit celui qu'on appelle le Vicaire de Jésus-Christ, successeur direct de saint Pierre, notre Saint-Père le Pape.

On peut supposer ce que la visite de Rome représenta pour Thérèse. Elle aime surtout les catacombes, le Colisée où elle réussit à descendre jusqu'à l'endroit exact où on lui dit que combattaient les martyrs. Elle baise cette place et demande « la grâce d'être aussi martyre pour Jésus », sentant d'ailleurs que cette prière était exaucée aussitôt que formulée.



86 Elle se montra intéressée aussi par tous les souvenirs de l'histoire ancienne qu'on trouve à Rome.

Mais surtout, elle attendait l'audience du Pape. C'est pour cela qu'elle était venue. Et elle espérait tant réussir. En attendant cette audience, elle a déjà assisté à la messe du Saint-Père. Et en le voyant célébrer le Saint Sacrifice comme tout prêtre, en voyant le visage de Léon XIII — le pape d'alors — empreint en même temps d'une si grande majesté et d'une si grande bonté, elle sent s'affermir son courage. Allons, pense-t-elle, ce ne sera pas trop difficile de lui parler quand je serai devant lui.



87 Tout de même, au moment de l'audience, elle se sent assez impressionnée. Le Pape est là, tout blanc, sur un trône élevé. Autour de lui, les gardes, les cardinaux, les prélats constituent un décor aux vives couleurs. Elle se demande si elle osera parler.

Et voilà qu'à ce moment précis, le Vicaire général de Bayeux qui présente les pèlerins, leur dit tout haut qu'il est défendu de parler au Saint-Père.

Thérèse est un moment décontenancée. Ne pas parler au Pape? Mais elle est venue de Lisieux pour cela! Elle se tourne vers Céline... : « Parle, lui dit sa sœur. » Tant pis, elle parlera malgré la défense.



88 Voici son tour, elle est à genoux aux pieds de Léon XIII qui lui tend sa main à baiser. Et on l'entend dire : « Très Saint-Père, j'ai une grande grâce à vous demander... » Le Pape est surpris. Il se baisse très fort vers cette jeune fille blonde qui paraît si jeune malgré sa robe et sa mantille noires. « Son visage toucha presque le mien, dit Thérèse; on eût dit que ses yeux noirs et profonds voulaient me pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme. »

« Très Saint-Père, en l'honneur de votre Jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans. »

Thérèse a dit cela tout d'une traite.



89 Mais voici que le Vicaire général intervient. Il n'est pas content que Thérèse ait désobéi :

« Très Saint-Père, dit-il à son tour, c'est une enfant qui désire la vie du Carmel, mais les Supérieurs examinent la question en ce moment. »

Le Pape répond alors : « Eh bien! mon enfant, faites ce que les Supérieurs décideront. »

Thérèse est tenace, nous le savons déjà. Dans un geste de filiale audace, elle pose ses mains jointes sur les genoux du Pape : « O Très Saint-Père, prononce-t-elle en levant ses beaux yeux sur Léon XIII, si vous disiez oui, tout le monde voudrait bien. »



90 Le Saint-Père est visiblement ému :

« Allons... allons... répond-il en appuyant sur chaque syllabe, vous entrerez si le Bon Dieu le veut. »

Thérèse veut encore parler. Mais la scène a déjà trop duré au goût de M. le Vicaire général. Deux gardes-nobles saisissent Thérèse, qui semble ne pouvoir détacher ses mains des genoux du Pape. Celui-ci pose avec bonté sa main sur les lèvres de Thérèse et la suit des yeux longuement tandis qu'on l'entraîne.

Sans doute le saint Pontife a-t-il l'intuition de ce qu'est cette enfant.



91 Pour Thérèse en tout cas, c'est la grande déception. En larmes, elle quitte le Vatican. Le ciel semble vouloir s'associer à son chagrin, car il pleut à torrents.

Elle accepte, certes, la volonté du Bon Dieu qui vient de se manifester. La paix est dans son cœur; mais cela n'empêche pas la souffrance. Ainsi, elle ne pourra pas se donner tout entière à Jésus pour Noël.

Tout lui semble moins beau, avec ce chagrin qu'elle porte. Elle admire pourtant Naples et la mer si bleue. Et l'on remonte vers le Nord. Voici Assise, la ville si aimée des pèlerins.



92 Et bientôt c'est Pise, Gênes et de nouveau la France. On est le 2 décembre à Paris. C'est fini, le beau voyage est terminé.

Ayant vu la joie de ses filles, M. Martin pense déjà à les emmener plus loin, à Jérusalem peut-être...

Mais Thérèse, elle, ne pense qu'à son Carmel. Sur le conseil de la Mère Prieure, elle écrit à l'Évêque. Noël arrive sans lui apporter aucune réponse. Les quinze ans vont bientôt sonner, puisqu'elle est née le 2 janvier...

Et le matin du premier de l'An, en ce jour de cadeaux, elle reçoit celui qui pouvait lui faire le plus de plaisir:



93 La Mère Prieure lui fait parvenir un petit mot lui annonçant que Monseigneur a envoyé une lettre autorisant l'entrée immédiate.

Oh oui! quel beau Jour de l'An pour Thérèse. Elle se voit déjà au Carmel... Et pourtant il faut encore attendre. Car on pense qu'il est préférable, à cause du jeûne de cette période, de remettre l'entrée après le Carême.

Thérèse ne veut rien perdre de ce nouveau délai, et fait de ces derniers mois un chef-d'œuvre d'amour et de renoncement.



94 Elle s'applique à se dominer dans toutes les circonstances, à se briser de plus en plus dans les petites choses sans que cela se voie. « Par la pratique de ces riens, écrit-elle, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente me fit grandir dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus. »

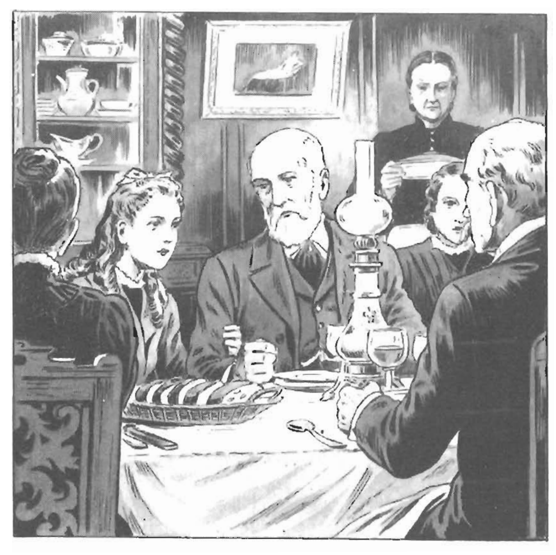
Enfin, le jour de l'entrée de Thérèse Martin au Carmel de Lisieux est fixé au 9 avril 1888. Avant de quitter pour toujours sa chère maison des Buissonnets, Thérèse s'emplit les yeux de tout ce qu'elle a tant aimé. L'herbe est d'un beau vert tendre en ce début de printemps. Les oiseaux gazouillent joyeusement. Les premières fleurs semblent lui tendre les bras.



95 Voici les bosquets où elle jouait avec sa cousine Marie Guérin, la buanderie contre le mur de laquelle on dressait les autels en miniature. Voici ses jouets, son pupitre, sa chambre et son lit.

Toutes ces choses très chères qui sont comme autant de morceaux d'elle-même, elle leur dit adieu pour toujours. Et en même temps que la joie de répondre à l'appel du Seigneur, elle ressent l'arrachement du renoncement à tout.

Mais voici le plus dur : son père chéri, d'une santé bien chancelante, qu'il faut quitter, sa sœur Céline tant aimée, et tous les autres.



96 Notre Seigneur a bien dit que, pour Le suivre, il fallait renoncer même aux plus chères et légitimes affections. Et Thérèse sent son cœur se briser quand elle en est là.

Le soir du dimanche 8 avril, on dîne une dernière fois en famille, avec les Guérin. Mais les cœurs sont serrés, on le comprend! Thérèse, si affectueuse, qui dira un jour : « Je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille », a bien du mal à faire un tant soit peu honneur au repas. La soirée ne se prolongea guère et chacun regagna sa chambre le cœur gros.



97 Voici le matin. De bonne heure Thérèse est prête. Ainsi, ce jour est arrivé. Elle va donc entrer au Carmel! Toute la famille l'y accompagne. On commence par y participer à la sainte Messe. Et le même Jésus qui descend dans tous ces cœurs aimants sous les apparences de la petite Hostie, va leur donner la force pour l'ultime sacrifice.

La porte de la clôture s'ouvre. On aperçoit, sur deux rangs, toutes les Carmélites, voile baissé, qui viennent chercher leur nouvelle petite sœur.

Thérèse embrasse tour à tour les membres de sa famille.



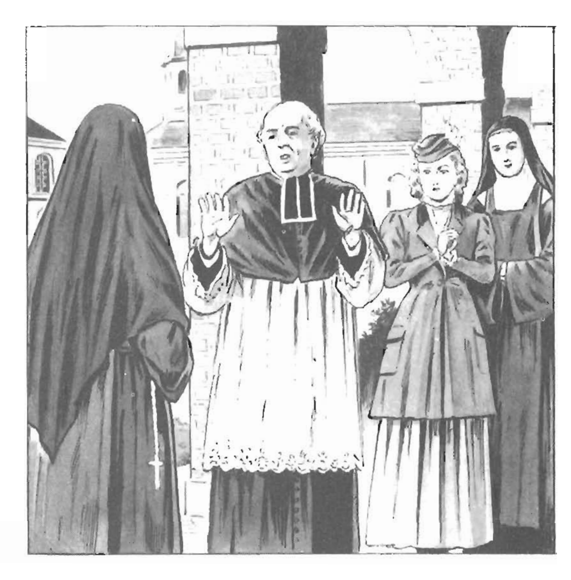
98 Devant son papa chéri, elle s'agenouille pour qu'il la bénisse. Mais lui, dans un geste qui symbolisait inconsciemment tous les hommages que recevra plus tard sa « petite Reine », s'agenouille lui-même pour bénir son enfant de quinze ans avant de la donner au Bon Dieu.

Thérèse s'est relevée. Elle franchit courageusement le seuil. Elle entend le bruit de la porte qui se referme et des clefs qui tournent dans les serrures. Pour les religieuses qui la regardent, elle apparaît comme une enfant, dans sa robe d'un bleu doux, ses longues boucles blondes sur son dos.



99 Mais elle, la vaillante fille, elle est paisible et décidée. Sa volonté est fermement arrêtée. Elle pense en entrant dans sa cellule : « Maintenant, je suis ici pour toujours. »

Elle sait qu'elle ne laissera jamais le regret s'installer en elle. Jamais elle ne reprendra ce don total d'elle-même qu'elle fait au Seigneur. Il peut maintenant faire d'elle tout ce qu'Il voudra, la mener par tous les chemins qu'Il désirera, elle est prête à Le suivre pendant toute sa vie.



100 Pour commencer, l'humiliation ne lui sera pas épargnée. En effet, le Supérieur, mécontent de l'autorisation de Monseigneur, prononce quelques paroles désobligeantes et rejette d'avance la responsabilité sur la Mère Prieure si « cette enfant de quinze ans », dont on a voulu absolument l'entrée, « trompe les espérances qu'on a sur elle ».

Pauvre Thérèse, quand on a déjà tant de chagrin de quitter sa famille, c'est dur d'être reçue comme cela! Aussi dira-t-elle plus tard : « Mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses. »



101 Enfin, la voici tout de même entrée. Dans le couvent lui-même, il y avait bien des religieuses qui pensaient un peu comme le Supérieur. On se demandait comment cette grande enfant allait suivre la règle austère du Carmel. Certaines — qui ne la connaissaient pas — croyaient à un caprice et n'attendaient rien de bon.

On doit bien reconnaître pourtant qu'elle a l'air très sérieuse et qu'elle semble bien savoir ce qu'elle fait. Mais comment pourrait-on deviner l'âme ardente qui brûle dans ce corps d'adolescente!



102 Malgré un peu de parti pris — bien excusable! — de la part de certaines, Thérèse impose le respect. On reste impressionné par son air « profond et résolu ». Sa maîtresse des novices dira plus tard que sa tenue, au jour de son entrée au Carmel, était empreinte « de majesté ».

Non, ce n'était pas un engouement de jeunesse qui amenait Thérèse au Carmel. Sa résolution avait été longuement examinée, mûrie et fortifiée dans le silence de la prière. Elle répondait à un appel entendu depuis bien longtemps. Elle réalisait sa vocation.



103 Nous pouvons facilement nous la représenter dans sa cellule, puisque nous connaissons l'aménagement de cette petite pièce où toute Carmélite passe de longues heures chaque jour, à travailler dans le silence de la prière intime.

Les murs en sont tout simplement blanchis, et nus. Seulement une grande croix de bois noir, sans Christ dessus, pour bien rappeler à la religieuse qu'elle a à vivre en esprit sur la croix.

Les meubles? Il n'y en a guère. Le principal, le lit, est tout bonnement une planche posée sur des tréteaux.



104 Sur cette planche, une dure paillasse. Des draps de laine comme les couvertures. Une cuvette et une cruche d'eau pour la toilette. Un petit rayonnage de bois pour recevoir livres et corbeille à ouvrage. Un banc de bois sans dossier.

C'est dans cette simplicité, dans cette pauvreté peut-on dire, qu'une Carmélite s'enrichit de toutes les vertus spirituelles et travaille à faire grandir Dieu en elle et dans les âmes qui mystérieusement sont liées à elle. A condition bien sûr d'être fidèle à la grâce.



105 La règle du Carmel est bien faite pour favoriser la montée de l'âme vers Dieu dans le dépouillement et l'oubli de soi.

Thérèse la connaissait depuis longtemps. Elle y avait beaucoup réfléchi. Rien ne la surprit donc. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne ressentit pas l'austérité de cette règle.

Se lever très tôt, rester fort longtemps à genoux, immobile, chanter l'office sur ce ton monotone si fatigant, être nourrie d'une manière très ordinaire, sans rien qui flatte le goût, sans viande. Jeûner la plus grande partie du temps...



106 Surtout — quand on pense que Thérèse avait quinze ans ! — ne plus courir ni gambader, mais s'obliger à marcher toujours posément, sans regarder à droite et à gauche. Ne plus pouvoir se mettre à chanter quand on en a envie. Et plus encore, n'avoir plus personne à embrasser, quand on a vécu dans un tel climat d'affection familiale, que ce dut être dur pour la petite postulante!

Certaines religieuses, qui avaient pensé qu'elle était entrée pour retrouver ses grandes sœurs, furent bien vite détrompées.



107 Thérèse avait compris d'avance que ce serait là pour elle une des plus sûres occasions de sacrifice. Et tout de suite, avec sa belle vaillance, elle avait saisi cette occasion. Jamais elle ne joua « à la petite sœur » comme on pouvait s'y attendre.

Elle qui, aux Buissonnets, avait été tant câlinée d'abord par Pauline, ensuite par Marie, se refuse de ce côté toute satisfaction.

Elle poussait la générosité jusqu'à éviter, aux récréations où la Communauté est rassemblée, de se trouver près de ses sœurs.



108 Elle ne veut pas « être sainte à moitié ». Et la présence de ses aînées dans le même couvent lui devient ainsi une souffrance de plus.

Une seule chose compte pour elle : bien suivre la Règle, se laisser former. Pour un seul but : aimer Jésus davantage et sauver des âmes.

Sa Maîtresse des novices ne trouva jamais postulante plus docile, plus ouverte, plus décidée à devenir une vraie Carmélite.

Pourtant Thérèse n'arrivait pas à se sentir à l'aise avec cette Maîtresse qu'elle aimait beaucoup cependant.



109 Craintive, silencieuse, elle souffrait dans la solitude de son cœur.

Il y avait bien la Prieure, Mère Marie de Gonzague, qui avait toujours été si bonne avec elle lorsque, petite fille, elle venait voir ses sœurs. Plus facilement elle lui aurait parlé.

Mais voilà que Mère Marie de Gonzague semble toute changée à son égard. Sans doute pour ne pas se laisser attendrir par la jeunesse de Thérèse... et pour mieux l'aider à devenir sainte, elle la traite tout autrement maintenant qu'elle est entrée.



110 Au lieu de retrouver en elle une Mère qui l'aurait affectueusement soutenue, Thérèse eut énormément à souffrir par Mère Marie de Gonzague.

Celle-ci ne lui épargna pas les humiliations.

Passant un jour dans la longue galerie — appelée cloître — que la postulante vient de balayer, Mère Prieure y découvre une toile d'araignée.

Elle en fait reproche à Thérèse devant toute la communauté, et d'une manière bien blessante pour la pauvre petite :



111 « On voit bien, dit-elle, que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans, c'est une pitié! Allez donc ôter cette toile d'araignée, et devenez plus soigneuse à l'avenir! »

Une autre fois, Thérèse s'en va au jardin comme chaque jour arracher de l'herbe, ainsi que le lui a ordonné sa Maîtresse des novices. Et voilà qu'elle rencontre la Mère Prieure qui s'écrie : « Mais enfin, cette enfant ne fait absolument rien! Qu'est-ce qu'une novice qu'il faut envoyer tous les jours à la promenade! »

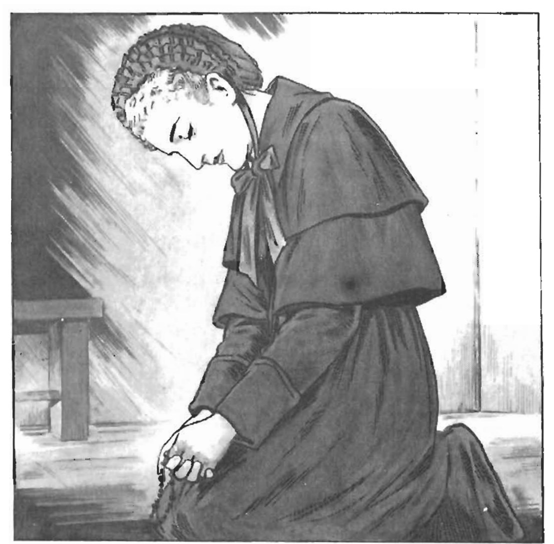
Pauvre petite Thérèse!



112 Et en racontant elle-même plus tard ces deux petits faits, elle dit bien que ce ne sont que des exemples : « Pour toutes choses, elle agissait ainsi à mon égard... J'étais grondée presque tout le temps... Je ne pouvais pas la rencontrer sans recevoir quelque reproche. »

Combien de fois Thérèse n'eut-elle pas envie de se précipiter dans les bras de Pauline, pour y pleurer à son aise! Mais non, elle garde sa peine pour l'offrir à Dieu seul. Elle fait tout ce qu'elle peut pour contenter ses Supérieures, et tâche malgré tout de garder le sourire.

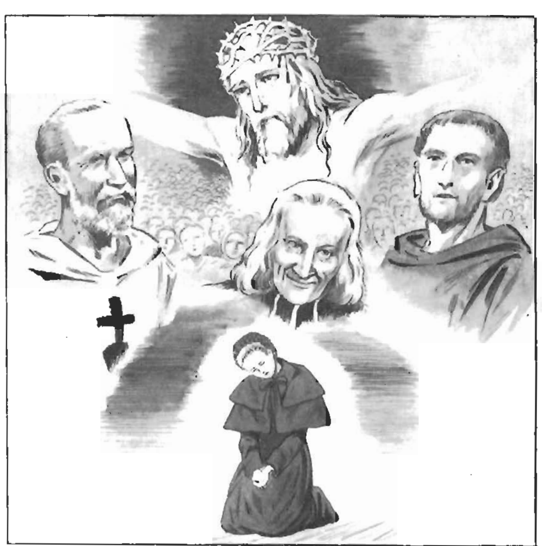
Ce sourire de toute la vie de sainte Thérèse, quel héroïsme extraordinaire il représente!



113 Comme pour mettre le comble à son mérite, Jésus Lui-même semble se cacher. Thérèse n'a plus du tout de facilité pour la prière. Elle qui restait immobile bien longtemps à prolonger ses actions de grâces dans sa paroisse, trouverait maintenant trop long le temps de l'oraison.

Elle est distraite, fatiguée, ou prise par une terrible envie de dormir. La prière ne lui est plus agréable comme avant : « Je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère », dit-elle.

Décidément, ses débuts sont bien durs au Carmel.



114 On en est tout bouleversé, n'est-ce pas, et on aurait envie de redire après la grande sainte Thérèse d'Avila, Réformatrice du Carmel et patronne de notre petite Thérèse de Lisieux : « Seigneur, si c'est ainsi que vous traitez vos amis, ce n'est pas étonnant que vous en ayez si peu! »

C'est exact. De vrais amis comme le sont les saints, le Seigneur en a peu, parce qu'Il leur demande beaucoup; alors, les moins généreux reculent... Mais Il connaissait de quelle trempe était cette grande fille qui venait de s'enterrer au Carmel à quinze ans.



115 C'est pour cela qu'Il ne la ménageait pas. Quelle force dans cette adolescente! L'âme tout angoissée, privée de toute consolation, de la terre comme du ciel, Thérèse s'accroche, souffre, mais ne lâche pas. « Jésus peut se cacher, mais on le devine. »

Elle sait pour qui elle lutte. Elle est sûre de sa vocation, sûre de Dieu. Alors, elle ramasse toutes ses énergies et tient bon.

« La souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée, et je l'ai embrassée avec amour. »

Voilà le secret de la force de Thérèse. Elle aime.



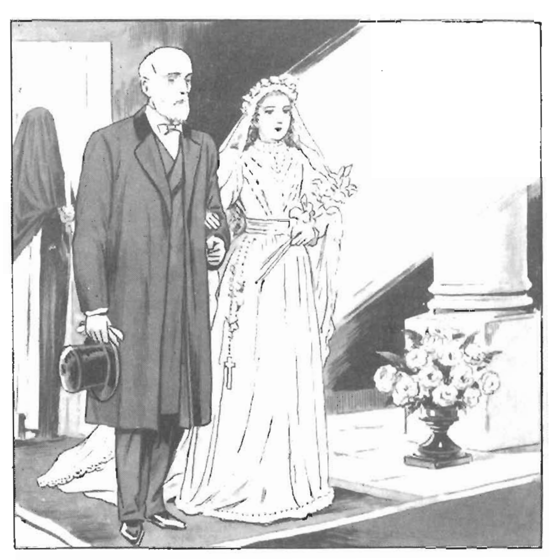
116 Pendant son postulat, Thérèse suit avec ferveur une retraite prêchée par un bon religieux, le Père Pichon.

Celui-ci est bien surpris et émerveillé devant la profondeur de cette âme. Il procure à la petite Sœur une grande joie en lui affirmant solennellement, de la part du Bon Dieu, que jamais elle n'a perdu l'état de grâce. « Non, lui dit-il, jamais vous n'avez commis un seul péché mortel. » Et il l'engage à en remercier le Seigneur. C'est Lui seul, en effet, qui l'a préservée, et non son propre mérite. L'humble Thérèse le sait bien!



117 L'époque de la Prise d'Habit approche. Il y a déjà dix mois que Thérèse Martin est au Carmel. Jésus continue, même pendant la retraite préparatoire, de traiter virilement sa petite Fiancée en lui refusant toute consolation spirituelle. Elle se trouve comme dans un tunnel sans lumière.

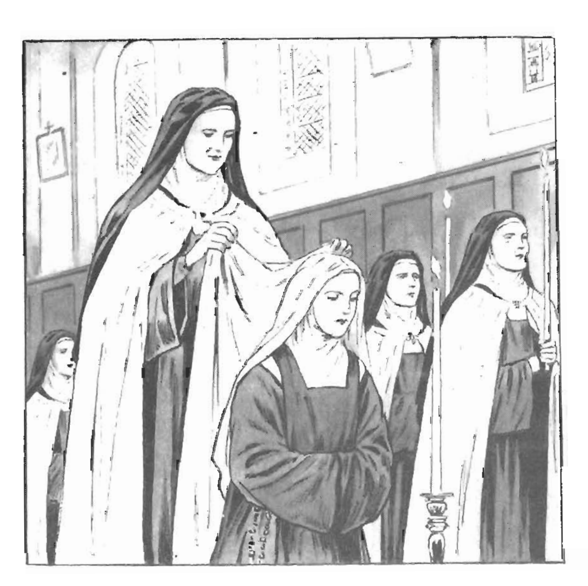
C'est donc une joie bien sérieuse qui emplit l'âme de Thérèse en ce matin du 10 janvier. Une petite lueur cependant : Thérèse désirait qu'il neige pour sa Prise d'Habit. Or ce matin-là, le temps est doux comme au printemps.



118 Mais pourtant, au sortir de la cérémonie, on est bien étonné de voir que tout est blanc. Il a neigé, si incompréhensible que ce soit. Thérèse seule comprend, et dit merci à Jésus de lui avoir accordé ce petit plaisir.

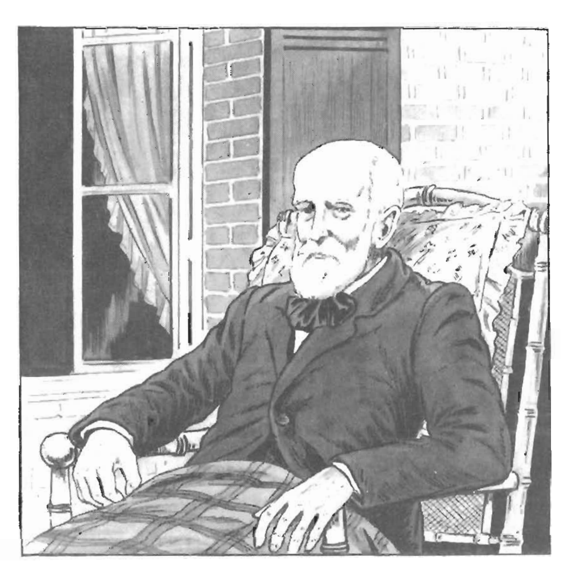
Elle était belle dans sa toilette de mariée. Et quelqu'un qui fut bien content, ce fut son cher papa. Il allait enfin pouvoir embrasser sa « petite Reine ». Pour la dernière fois.

Car le jour de la Prise d'Habit, la postulante sort de la clôture et, conduite par son père comme une mariée, entre à la chapelle.



119 Là, l'Évêque va la fiancer officiellement à Jésus. Elle recevra, avec des formules très belles, l'Habit, le voile, et on lui coupera les cheveux pour bien montrer qu'elle est désormais « consacrée » au Bon Dieu.

A la place de la belle robe de mariée, Thérèse, qui s'appelle désormais Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, met la robe de grosse bure marron. Son voile est blanc, puisqu'elle est novice. Et elle reçoit aussi la grande cape blanche que mettent les Carmélites pour aller à la chapelle.



120 Son pauvre papa pleure, mais il y a beaucoup de joie et de fierté dans ses larmes.

Il a tout donné au Bon Dieu, le cher M. Martin. Trois filles déjà au Carmel. Et les autres suivront, il le sait. Sa santé est très ébranlée maintenant. Le Seigneur va lui demander, à lui et à ses filles, le plus dur des sacrifices. Sa belle intelligence diminuera peu à peu, sous les attaques cérébrales qu'il subira, jusqu'à ce qu'il devienne un pauvre corps dont la raison s'est retirée.



121 Thérèse est heureuse. La voilà enfin Carmélite. Novice seulement, c'est vrai. Elle n'a pas encore fait de vœux qui l'enchaînent officiellement. Mais pour elle c'est pareil. Elle sait bien que jamais, jamais elle ne reviendra sur ce don qu'elle a fait d'elle-même au Seigneur.

Elle n'attend pas du tout une vie toute douce et tout embaumée. Elle sait que c'est par la souffrance qu'on prouve son amour. Et elle écrit à Céline : « Ne croyons pas trouver l'amour sans la souffrance. Notre nature est là, elle n'y est pas pour rien... »



122 Ceux qui, n'y regardant pas d'assez près, voient en sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus une petite sainte comblée de douces grâces et ne s'occupant que de roses, se trompent beaucoup.

Elle est tellement humble et se fie tellement à Dieu; elle cherche tant aussi à lui faire plaisir dans les plus petites choses, qu'on risque de ne pas voir assez la dose formidable (et le mot ici, loin d'être exagéré, n'est pas assez fort) d'héroïsme qu'il lui a fallu pour se renoncer ainsi perpétuellement, sourire sans cesse et garder son calme et sa joie dans les plus dures épreuves.



123 Mais Thérèse veut donner à Jésus le plus grand amour possible. Aussi elle a « soif de souffrir et d'être oubliée ».

Toutes les occasions lui sont bonnes; elle n'en manque pas une. Et c'est bien plus méritoire que les pénitences qu'elle aurait pu inventer elle-même.

Ainsi, un soir où elle doit passer une heure dans sa cellule entre deux exercices, elle ne trouve pas sa lampe à la place habituelle. Sans doute quelqu'un l'aura prise par erreur. Vous pensez qu'elle va aller demander qu'on lui donne une lumière. Non, c'est le grand silence, elle préfère se taire.



124 Et paisiblement, sans agacement (elle avait pourtant bien à faire pendant cette heure!), elle reste dans le noir, s'unissant de tout son cœur à Jésus et Le remerciant d'avoir permis qu'elle manque même du nécessaire.

Au réfectoire, impossible de savoir ce qu'elle aime ou n'aime pas. Et comme elle ne manifeste jamais d'ennui ni de dégoût, on prend peu à peu l'habitude de lui donner « les restes », ce qu'on n'oserait pas servir à d'autres.

Et Thérèse ne cesse pas de sourire et d'avoir l'air contente, malgré les révoltes de son estomac habitué à la bonne nourriture.



125 Plus encore; elle est auprès d'une Sœur qui a toujours soif. Et la même cruche est pour les deux. Tant pis si la Sœur boit tout ou presque. Sans rien manifester, Thérèse se passe de boire tout simplement.

Dans ses premiers mois de vie religieuse, on a fait un peu attention à lui donner des objets en bon état. Elle a été si soignée, si gâtée chez elle. Mais maintenant elle est novice. Alors, à la place de la cruche neuve et propre de sa cellule, elle en reçoit un jour une vieille grosse tout ébréchée. Une occasion encore qu'elle saisit joyeusement!



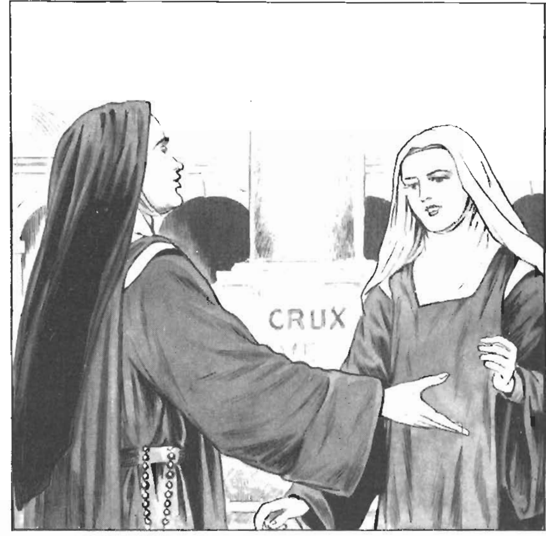
126 C'est ainsi pour tout. Sa robe de grosse bure n'a pas été taillée convenablement; elle lui va mal, la gêne... N'importe! Elle gardera aussi ses sandales à semelles de corde (qu'on nomme au Carmel des alpargates) jusqu'à ce qu'elles tombent littéralement en loques.

Petites choses? En y réfléchissant un peu, on reconnaît que ces petites choses-là sont souvent bien plus dures à supporter — parce qu'elles reviennent tout le temps — que la grosse épreuve qui n'arrive qu'une fois.



127 La vie du Carmel permet d'ailleurs la souffrance, à chaque instant pourrait-on dire, pour une âme aussi délicate que Sœur Thérèse. Elle sentait très vivement les manquements à la charité, et certains regards durs ou un peu méprisants pour sa jeunesse la faisaient beaucoup souffrir.

Il y avait entre autres une Sœur qui exerçait davantage la patience de Thérèse. Et il lui fallait faire un effort terrible pour être aimable avec elle. Thérèse lutta de toutes ses forces et de tout son amour contre l'antipathie que lui inspirait cette religieuse.



128 Elle réussit si bien que cette Sœur lui demanda un jour : « Voudriez-vous me dire ce qui vous attire vers moi? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire! »

Quelle énergie dans cette jeune fille de seize ans et demi! Une de ses compagnes de noviciat a dit d'elle : « Avant d'apprendre à classer ses vertus, je les avais déjà toutes groupées dans la Force. »

L'héroïsme de sa charité paraîtra encore à l'égard d'une Sœur âgée, Sœur Saint Pierre. Thérèse raconte elle-même le fait dans l'histoire de sa vie.



129 Cette pauvre vieille Sœur, percluse de rhumatismes, avait en outre un assez désagréable caractère. Or, il fallait la conduire en la soutenant, chaque soir, de la chapelle au réfectoire. Thérèse, sachant combien la mission est difficile, s'offre à l'accomplir.

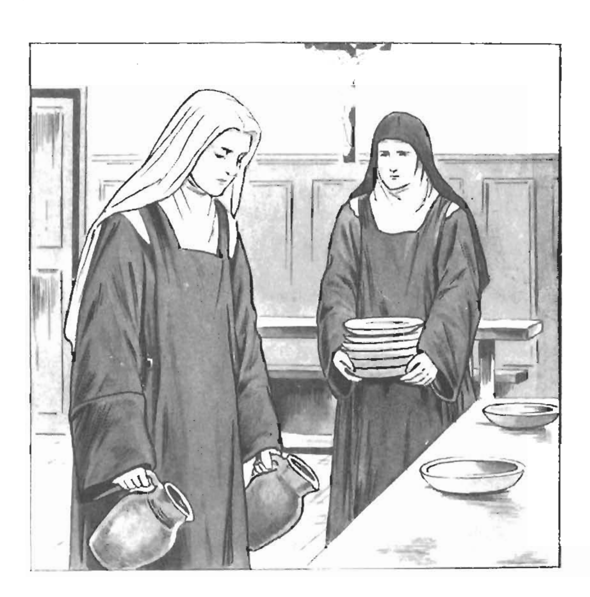
Il fallait tenir la Sœur d'une certaine façon. « Si par malheur, raconte Thérèse, survenait un faux pas, aussitôt il lui semblait que je la tenais mal et qu'elle allait tomber. « Ah! mon Dieu! vous allez trop vite! je vais m'briser! » Si j'essayais alors de la conduire plus doucement : « Mais suivez-moi donc, je n'sens pas vot'main, vous m'lâchez, j'vais tomber!..., etc. »



130 On a envie de rire en lisant cela, et sans doute que Thérèse souriait un peu malicieusement en écrivant ce souvenir...

Mais quand on pense que cela dura des jours et des jours sans que jamais la petite Sœur ne se montre énervée ou lassée, alors on a plutôt envie d'admirer, n'est-ce pas?

Pendant son noviciat, Thérèse est employée au réfectoire. Elle le balaye, le tient en bon état de propreté, remplit les cruches, va chercher les bouteilles de bière à la cave. Elle est heureuse de cet emploi comme de ceux qu'elle a eus précédemment.



131 Mais elle y trouve une grosse occasion de se mortifier. Il y a toujours deux « réfectorières ». Or il se trouve que l'autre... c'est Sœur Agnès de Jésus. Oui, sa chère grande sœur Pauline. La Mère Prieure ne défendrait pas quelques mots échangés entre les deux sœurs, surtout dans cette période de la maladie de leur père. Il suffit de lui en demander la permission.

Thérèse ne demande rien, travaille constamment avec sa sœur chérie sans prononcer un mot. Mais elle lui dira plus tard, quand elle sera près de mourir : « O ma petite mère, que j'ai souffert alors!... »



132 L'année de son noviciat s'écoule ainsi, sans que les autres religieuses puissent comprendre la vaillance qui se cache sous le perpétuel sourire de la petite Sœur.

Au bout d'un an, normalement, elle doit être admise à faire sa Profession. La Prise d'Habit pour une religieuse, c'est la cérémonie de fiançailles avec Notre Seigneur. Et la Profession, c'est le mariage. On peut donc supposer avec quelle ardeur et quel désir Thérèse voyait son année de fiançailles s'achever.

Mais voilà que le terrible Supérieur, qui avait mis tant d'entraves à son entrée, s'oppose à nouveau.



133 Il la trouve trop jeune pour faire profession.

S'il avait pu savoir quelle virilité cachait cette jeunesse!

Ce fut un coup très dur pour la pauvre petite Sœur, prête comme sans doute aucune autre ne l'avait jamais été. Pourtant, elle ne se découragea pas, et pensa que ce temps supplémentaire lui permettrait de mieux préparer ce qu'elle appelait « sa robe de noces ». Elle multiplia les sacrifices, les actes d'amour, pensant que cela représentait autant d'ornements, de broderies, de pierreries pour embellir cette robe spirituelle et plaire davantage à Jésus.



134 Et elle dit gentiment au Bon Dieu, avec cette confiance d'enfant qui est sa marque dominante : « Quand vous la trouverez assez riche, je suis sûre que rien ne vous empêchera de me prendre pour épouse. »

Enfin, la date de sa Profession fut fixée au 8 septembre, fête de l'anniversaire de la naissance de Notre-Dame. C'était un beau jour pour être « mariée » avec Notre Seigneur.

Sœur Thérèse s'est préparée par une longue retraite de dix jours, pendant lesquels elle a vécu dans le plus complet silence et la prière constante.



135 Pourtant, elle ne fut pas favorisée de grâces de ferveur facile. Comme d'habitude, c'est par la force de sa volonté qu'elle priait et qu'elle faisait des actes d'amour. Il lui semblait que Jésus l'avait conduite « dans un souterrain où il ne fait ni chaud ni froid », où il n'y a « qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus ».

Car Thérèse a une dévotion très grande à la Sainte Face, dont elle a demandé d'ajouter le nom à celui qu'elle a déjà.



136 Loin de se plaindre de cet état — bien douloureux pourtant — qu'on appelle la sécheresse spirituelle, Sœur Thérèse ne songe qu'à aimer et à dire merci : « Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres... Je suis heureuse, oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation... Jésus, je voudrais tant L'aimer! L'aimer comme jamais Il n'a été aimé! »

Sa retraite se passe ainsi, et on voit à quelles hauteurs spirituelles la petite Thérèse, qui n'avait pas même dix-huit ans, était parvenue.



137 Et l'aube du 8 septembre 1890 se lève. Thérèse, en ce grand jour, sent son cœur s'élargir aux dimensions de l'univers : « Je voulais que ce jour-là tous les pécheurs se convertissent, que le Purgatoire ne renfermât plus un seul captif. »

Elle prie pour tous les siens, insiste, cite à Jésus les noms de ceux qu'elle veut Lui recommander spécialement. Pour elle, c'est sur un petit papier qu'elle porte sur son cœur qu'elle a résumé ses demandes, toujours les mêmes : la paix et l'amour, le détachement, la souffrance, l'humiliation.



138 La voilà étendue sur le sol dans la salle du Chapitre où se font les Professions, le visage contre terre, les bras en croix.

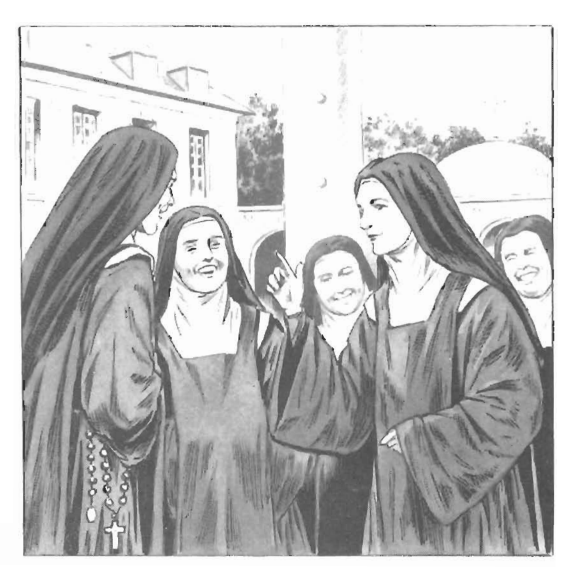
Elle a dit entre autres à Jésus sur son petit papier : « Que pour vous je meure martyre; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah! plutôt, donnez-les moi tous les deux! »

Le Seigneur doit sourire d'amour à sa petite épouse si pure, si vaillante. Et Il exaucera point par point tous les désirs qu'elle Lui a exprimés.



139 Thérèse garda sa couronne de roses toute la journée, et la déposa le soir aux pieds de Notre-Dame, lui confiant sa consécration et toute sa vie religieuse.

Quelques jours plus tard, le 24 septembre, elle change son voile blanc de novice pour un voile noir, signe qu'elle est maintenant Carmélite professe. Elle avait espéré voir son pauvre papa ce jour-là. Il allait un peu mieux, mais au dernier moment on jugea préférable de ne pas l'amener. Ce fut une grosse souffrance pour le cœur si aimant de Thérèse.



140 Elle ne put s'empêcher de pleurer ce jour-là, se sentant « orpheline ». Mais elle accepta de bon cœur et en offrant sa peine, comme d'habitude.

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que Sœur Thérèse paraisse, dans la vie courante du Carmel, comme toujours absorbée en prière et « dans les nuages ». Au contraire, elle était si aimable aux récréations, si gaie, si empressée à faire rire que si par hasard elle était retenue ailleurs, les Sœurs étaient désolées : « Nous n'allons pas rire, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas là! »



141 Toutefois, Sœur Thérèse n'acceptait jamais que l'on puisse, dans ces récréations, se moquer de quelqu'un ou manquer à la charité d'une manière ou d'une autre.

Elle continuait personnellement à pratiquer cette charité sans jamais y manquer. Encore une petite histoire à ce sujet : elle aimait beaucoup les fleurs, nous le savons, et se plaisait à fleurir les autels et statues du couvent. Or, une bonne vieille Sœur se plaignait que les fleurs lui faisaient mal à la tête, spécialement les roses. Ce jour-là donc, Sœur Thérèse doit décorer un petit ermitage.



142 Pour ne pas risquer de gêner la bonne vieille Sœur, elle se prive donc d'y mettre des roses naturelles. Mais elle apporte, pour les remplacer un tant soit peu, une belle rose artificielle.

Voici la Sœur qui s'avance, voit la rose. Elle va dire quelque chose. Mais Sœur Thérèse prévient délicatement toute réflexion en faisant admirer à la chère ancienne la perfection de ce qui n'est pourtant qu'une copie.

Cela, c'est de la charité vraiment délicate, n'est-ce pas ?



143 Une épidémie de mauvaise grippe s'abattit un jour sur le Carmel. Bientôt tout le monde fut atteint sauf deux religieuses. Sœur Thérèse ne fut que peu contaminée. Sans vouloir se coucher, elle se prodigua, soigna les malades, ensevelit les mortes — car l'épreuve fut si lourde qu'il y eut, en l'espace de quelques jours, plusieurs décès. Elle se multipliait, était partout, apportant avec elle la confiance et la sérénité.

C'est même devant cette énergie si grande de la jeune Sœur Thérèse que le Supérieur sentit enfin fondre ses préventions et se mit à l'admirer.



144 Sœur Thérèse a quitté son emploi du réfectoire et on l'a mise à la sacristie. Quelle joie pour elle de préparer les ornements et les vases sacrés, d'embellir le sanctuaire et de lui donner tous ses soins. Quand elle mettait dans le ciboire les hosties qui, à la parole du prêtre, deviendraient le Corps du Christ, elle était bien émue et pleine de respect.

Bientôt d'ailleurs, malgré sa jeunesse, elle va avoir comme on dit, « charge d'âmes ».

En effet, voici le moment venu pour les élections. Toutes les Carmélites votent pour désigner leur Supérieure.



145 Et cette fois-ci, Mère Marie de Gonzague n'est pas réélue, mais c'est Sœur Agnès de Jésus (Pauline) qui est désignée comme Prieure par le scrutin.

La nouvelle Prieure donne à Mère Marie de Gonzague la charge de Maîtresse des Novices, et lui adjoint Sœur Thérèse pour la seconder.

Nouvelle source de souffrances et de renoncements de toutes sortes pour la sainte petite Sœur : elle a une mission à remplir sans avoir aucun titre réel, puisqu'elle n'est qu'adjointe. Et nous savons que Mère Marie de Gonzague est plutôt autoritaire et pas toujours commode.



146 Elle réussit pourtant ce qui semblait impossible : contenter la Mère, et remplir tout de même sa mission.

Elle y manifesta à la fois son âme de chef et sa totale charité. Aussi on peut se douter combien elle fut aimée de ses novices. Elle les guide, les soutient, leur consacre son temps, sa patience, son amour surtout. Elle veut en faire de vraies carmélites. Elle leur parle de ce qu'elle appelle « sa petite voie, la voie d'enfance ».

Cette voie, elle l'a trouvée dans l'Évangile.



147 Depuis longtemps, elle s'applique à vivre à fond la parole de Notre Seigneur : « Le royaume des cieux est pour les petits et ceux qui leur ressemblent. »

Chaque jour elle découvre des profondeurs nouvelles dans ce sens. Elle se voit si petite, si faible... Alors, elle a une jolie trouvaille. Il lui faut un « ascenseur » pour aller jusqu'où Dieu l'appelle : « L'ascenseur qui doit élever mon âme jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus! »

On se tromperait cependant, en pensant que c'est tout facile et agréable, ce que recommande Sœur Thérèse. Elle-même nous dit :



148 « Ne croyez pas que suivre ma petite voie, c'est suivre une voie de repos, toute de douceur et de consolation. Non, car " l'amour se prouve par les œuvres " et nous devons jeter sans cesse à Jésus les fleurs des petits sacrifices ».

Et comme on lui rapportait, à la fin de sa vie, la parole d'une religieuse croyant qu'elle n'avait jamais eu à soutenir de combat : « Oh! si, j'en ai eu! J'avais une nature pas commode; cela ne paraissait pas. Mais moi je le sentais bien. Je puis vous assurer que je n'ai pas été un seul jour sans souffrir, pas un seul. »

Cela donne à réfléchir sur la soi-disant facilité de la « petite voie » de sainte Thérèse.



149 Ainsi, se faisant de plus en plus petite au vrai sens du terme, elle se rapproche sans cesse du Seigneur. Bientôt, il va la trouver prête pour la prendre.

Sa santé en effet s'est peu à peu ruinée au régime austère du Carmel. Elle a avoué qu'elle a souffert du froid « jusqu'à en mourir ». Ce qui ne l'empêchait pas d'accomplir toute la règle sans jamais demander d'exception, comme par exemple d'aller laver le linge dehors en hiver, alors qu'elle a déjà la fièvre. Elle voulait être fidèle et vaillante jusqu'au bout. ·



150 Mais certains soirs, lorsqu'elle suivait les longs corridors glacés pour retrouver sa cellule aussi froide, elle se sentait tellement épuisée que c'est à peine si elle trouvait la force de quitter la lourde robe de bure pour se glisser, grelottante, sous les deux pauvres couvertures qui ne parviendraient pas à la réchauffer de toute la nuit.

La cloche du réveil la retrouve pourtant courageuse, prête à offrir au Seigneur tous les instants d'une nouvelle dure journée, et c'est avec son beau sourire qu'elle reparaît devant toutes.



151 De plus en plus, elle comprend l'amour immense, fait de tendresse et de miséricorde, que nous porte Dieu. Et l'idée lui vient de s'offrir en victime à cet Amour miséricordieux. C'est le 9 juin 1895, qu'avec la permission de ses Supérieures, elle fait cette consécration « afin de vivre dans un acte de parfait amour » comme elle dit elle-même.

Le Bon Dieu paraît bien ratifier cette donation totale, car Sœur Thérèse semble bientôt n'être plus qu'une flamme d'amour. Un rayonnement émane d'elle en ces toutes dernières années de sa vie. Dieu consume sa petite victime.



152 Et par elle, sa miséricorde s'applique à des inconnus, à de pauvres gens qui vivaient loin de Lui. Merveilleuse influence d'une âme aimante, et dont la prière est universelle. Une carmélite peut sauver autant d'âmes qu'un missionnaire.

Ah! les missionnaires, comme elle les aimait, cette « petite » sœur qui aurait voulu être missionnaire à la fois dans tous les postes de mission du monde entier. Elle avait d'ailleurs obtenu la permission de correspondre avec un missionnaire Père Blanc d'Afrique orientale et avec un prêtre des Missions Étrangères envoyé en Chine. Elle les encourageait par des lettres admirables.



153 Une seule chose compte : l'amour qu'on a dans le cœur et qu'on exprime dans sa manière de vivre. Et dans ce domaine, personne ne peut se croire trop petit : « C'est ma faiblesse même, s'écriait Sœur Thérèse, qui me donne l'audace de m'offrir en victime à votre amour! »

Aussi, elle appelle toutes les « petites âmes », comme elle dit, à suivre sa voie, en même temps qu'elle supplie Jésus de « s'en choisir une légion dans le monde ». Nous pouvons lui demander d'en être!



154 Elle dit elle-même : « Depuis ce jour (le jour de son Offrande à l'Amour miséricordieux), l'amour me pénètre, m'environne... me renouvelle, me purifie, et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché... »

Elle reste pourtant jusqu'au bout la simple et délicate petite Sœur qu'elle a toujours été. Sa charité fraternelle grandit même chaque jour.

Mère Agnès de Jésus nous raconte elle-même un petit fait à ce propos : Sœur Thérèse est très malade. Pourtant, elle use ses dernières forces à écrire, sur l'ordre de sa Prieure, « l'Histoire d'une Ame ».



155 Or, Mère Agnès s'aperçoit un jour que sa petite sœur est constamment dérangée, ce qui ne doit guère faciliter sa besogne. Pour un oui, pour un non, on vient près d'elle, on lui demande un conseil ou un service (comme de faire une image ou une poésie). Pour la malade à qui tout effort est si pénible, ce doit être épuisant.

Sa « petite Mère » s'en inquiète, mais Thérèse lui dit dans un sourire : « Oh! la charité fraternelle, c'est tout sur la terre! C'est la principale des vertus... On aime Dieu dans la mesure où on la pratique. »



156 Elle la pratiqua vraiment jusqu'au bout. Ce bout qui n'est pas bien loin, maintenant. Car les mois passent, aggravant son mal que rien ne peut enrayer.

Voici le 1er mai 1897. La Sainte Vierge, qu'elle aime tant, remplit son cœur « d'une joie céleste » ce jour-là. Et Thérèse repasse sans cesse dans son âme ce que fut pour elle l'amour du Père des cieux et aussi celui de Notre-Dame. Elle s'abandonne à cet amour : « Je ne désire pas plus mourir que vivre... je laisse le Bon Dieu choisir pour moi : c'est ce qu'Il fait que j'aime! »



157 Juin amène les chaudes journées qui permettent de l'installer au jardin. Là, à l'ombre des grands marronniers et sans jamais compter avec sa fatigue, elle continue d'écrire... pour obéir.

Bientôt elle n'aura même plus la force de tremper sa plume dans l'encrier. Mais toujours vaillante, elle saisira un crayon... jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Le crayon lui tombe des mains. Elle est presque mourante. Et ses dernières lignes ont été pour crier confiance aux pauvres pécheurs qu'elle a toujours tant aimés :



158 « Ah! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur... »

Elle sait que la mort est proche. Cette pensée ne l'effraie pas. « Si vous me trouviez morte un matin, n'ayez pas de peine, c'est que papa le Bon Dieu serait venu me chercher tout simplement... »

Ses nuits sont bien mauvaises. L'oppression, la toux l'empêchent de dormir.



159 La Sœur Infirmière lui demande un matin :

— Que faites-vous toute la nuit?

— Je prie...

— Mais que pouvez-vous bien dire au Bon Dieu?

— Je ne lui dis rien, je l'aime, répond alors sainte Thérèse, montrant par cette magnifique réplique ce qu'est la vraie prière : non des formules récitées avec plus ou moins d'attention, mais l'élan d'un cœur sincère qui cherche à prouver son amour.



160 Sœur Thérèse commence à prononcer ces phrases si connues maintenant et qui l'ont rendue célèbre dans tous les lieux du monde :

« Vous verrez, dit-elle, après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses. »

Et peu de jours après : « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime, de donner aux âmes ma petite voie... Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

« Vous souffrez beaucoup? lui demande-t-on.

— Oui, mais je l'ai tant désiré!... »

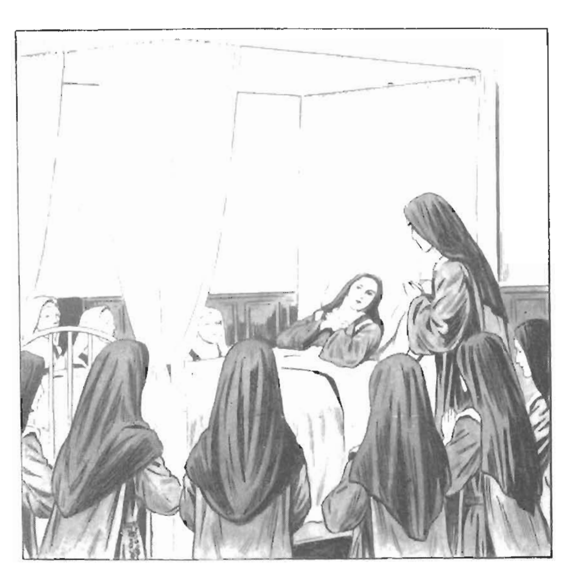


161 « Oh! comme il faut que le Bon Dieu soit bon pour que je puisse supporter ce que j'endure... »

Le médecin était dans l'admiration devant son courage : « C'est un ange... », disait-il.

A tout moment on croyait la voir mourir.

Mais Dieu voulait qu'elle mérite encore, et elle dura ainsi jusqu'à la fin du mois de septembre. Elle est privée de tout. Dans son âme, c'est comme « un grand trou noir », et elle ne peut même plus communier, ayant trop fréquemment des crachements de sang. Mais sa vaillance reste entière.



162 Le 29 septembre 1897 se lève. Il lui semble qu'elle ne pourra aller plus loin : « Ma Mère, est-ce l'agonie, ne vais-je pas mourir? » Et comme on lui répond que Dieu veut peut-être prolonger encore un peu son martyre : « Eh bien! allons, allons... oh! je ne voudrais pas moins souffrir... »

On se demande quel fil la retient encore à la vie. Plusieurs fois la Mère Prieure rassemble la Communauté autour du lit de la mourante, croyant que c'est la fin.

Et voici son dernier jour. On l'entend murmurer : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... »



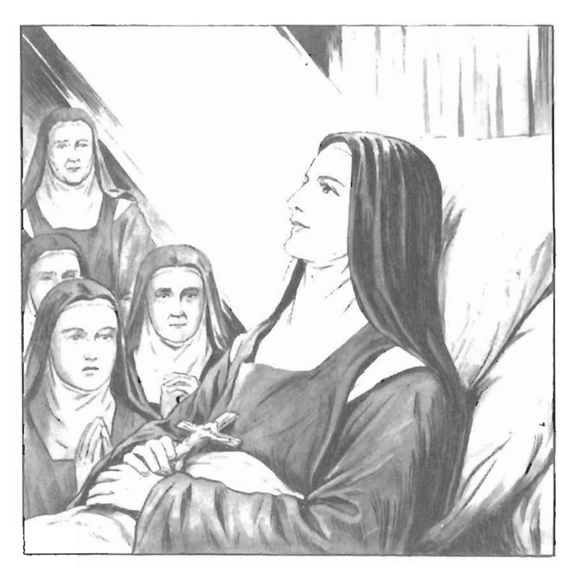
163 Et aussi : « Je veux bien encore souffrir... »

Enfin, le soir, son visage s'altère davantage, la sueur perle sur son front, l'oppression est terrible. Elle râle. Bientôt sept heures sonnent.

Sœur Thérèse serre fort son crucifix dans ses mains, le regarde longuement. Et on l'entend prononcer distinctement :

« Oh! je l'aime... mon Dieu!... Je... Vous... aime!... »

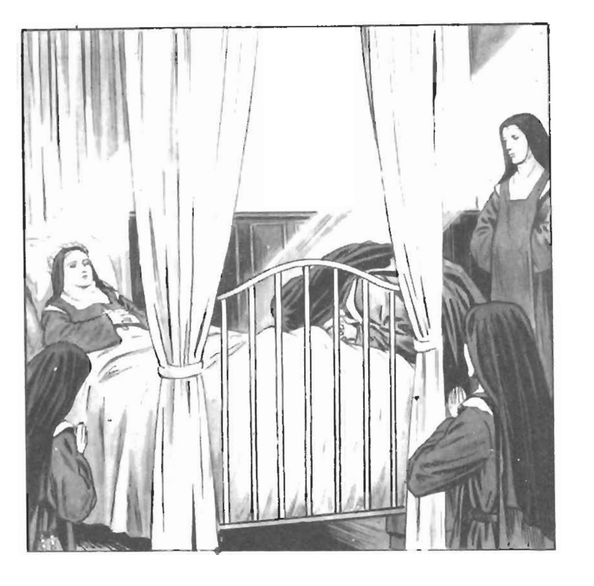
Sa tête retombe ensuite en arrière. On la croit morte. Vite, on sonne la cloche pour appeler toutes les Sœurs.



164 Dans cette petite infirmerie, la Communauté s'agenouille, silencieuse. Et voilà que Thérèse se redresse, sa figure s'anime, ses yeux reflètent un bonheur inexprimable, toute trace de souffrance est disparue.

Cela dura le temps d'un Credo. Puis elle ferma les yeux. C'était fini.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait quitté la terre. Le sourire, ce vaillant sourire qui est comme la marque de sa vie, se fixa sur son visage, émerveillant tous ceux qui le virent.





165 Et, avant même d'être ensevelie, Thérèse commença à montrer quelle était sa puissance auprès du Seigneur. Une des Religieuses du Carmel — une de celles qui, longtemps auparavant, ne s'était guère montrée charitable à l'égard de la sainte petite Sœur — appuya, dans un geste d'humilité repentante, son front sur les pieds de la morte. Elle fut aussitôt guérie d'une maladie qui la gênait beaucoup.

Thérèse n'avait pas perdu de temps : elle témoignait ainsi qu'elle était au ciel, et que le Bon Dieu exauçait son désir de « passer son ciel à faire du bien sur la terre. »

166 Ce premier miracle fut très vite suivi de nombreux autres. « L'Histoire d'une âme », ce livre de sa vie qu'elle avait écrit pour obéir à sa Supérieure, se répandit rapidement. Les gens se mirent à prier avec ardeur celle que tout le monde appelait déjà « la petite sainte » ou encore « la petite fleur ».

Et la « pluie de roses » annoncée par Thérèse commença à tomber en abondance. Les malades, les pauvres, les enfants, les soldats — spécialement pendant la première guerre mondiale de 1914-1918 — obtenaient d'elle des faveurs extraordinaires. Un « ouragan de gloire », comme dit plus tard Pie XI, se déchaîna pour Sœur Thérèse de Lisieux.





167 Cette petite fille qui s'était enfermée à l'âge de quinze ans et demi dans un Carmel, pour y vivre d'amour, ignorée de tous, et y mourir à vingt-quatre ans, fut bientôt, par un prodige inouï, connue du monde entier.

C'est en effet de tous les points de la terre que parvenaient les récits des grâces obtenues par elle, et les demandes de glorification de l'humble carmélite.

Aussi brûla-t-elle toutes les longues étapes qui marquent habituellement les procès de canonisation.

Son corps avait été, le 4 octobre 1897, conduit au cimetière de Lisieux, où l'on enterrait les Carmélites.

168 Treize ans après, on exhumait ce corps, et bientôt son Procès de Béatification fut introduit en Cour de Rome.

Le 29 avril 1923, le Pape la déclarait Bienheureuse.

Et deux ans plus tard, en une de ces cérémonies inoubliables, dans la basilique Saint-Pierre de Rome, la petite Normande était, pour la fierté de l'Église universelle, déclarée officiellement sainte.

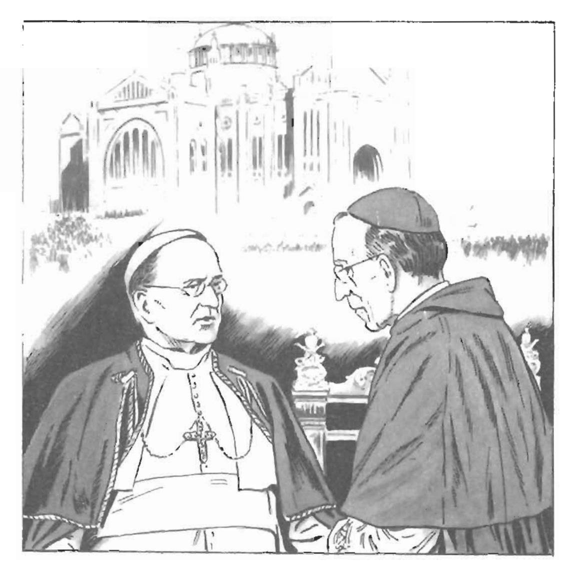
C'est le Pape Pie XI qui l'inscrivit parmi les saints canonisés.



169 Ce grand et savant Pape avait une tendre dévotion pour celle qu'il appelait « l'étoile de son pontificat ». Il en obtenait toutes les grâces qu'il lui demandait pour l'aider à gouverner l'Église.

Il envoya un jour à Lisieux une rose d'or, qui brille entre les doigts de Thérèse dans la châsse où d'innombrables pèlerins viennent la prier.

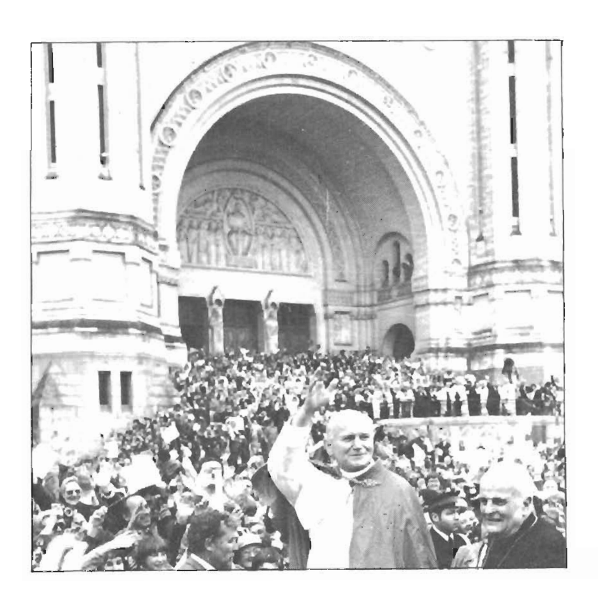
Ces pèlerins de Lisieux, ils arrivent de partout : du plus modeste de nos villages de France, comme des plus imposantes cités d'Outre-Atlantique.



170 Le 14 décembre 1927, c'est encore Pie XI qui proclame Thérèse « patronne universelle des missions », à égalité avec le grand apôtre saint François-Xavier. Thérèse avait tant prié pour les missionnaires...

Et puis, le 11 juillet 1937, ne pouvant venir lui-même à Lisieux, Pie XI y envoie comme légat son plus intime collaborateur, le cardinal Pacelli, qui souleva l'enthousiasme des Français.

Celui-ci, en 1939, devenait Pape à son tour, sous le nom de Pie XII. Il gardera toujours un souvenir ému de son pèlerinage à Lisieux.



171 Les années ont passé... Le 2 juin 1980, au cours de son voyage en France, le Pape Jean-Paul II, cinquième successeur de Pie XI, se rend en personne à Lisieux. Il tient à souligner que Thérèse, du fond de son couvent, « s'est sentie missionnaire, présente par la force et la grâce de l'Esprit d'amour à tous les postes missionnaires et proche de tous les missionnaires à travers le monde ».

Thérèse avait dit un jour : « Personne ne m'invoquera sans avoir de réponse ». A nous donc de nous adresser à elle avec confiance.



172 Demandons-lui de nous apprendre à aimer et à servir le Seigneur comme elle l'a si bien fait.

Prions-la pour la France, dont elle est — avec sainte Jeanne d'Arc — la Patronne secondaire (la première étant Notre-Dame).

Prions-la pour le monde entier, qui a tant besoin de retrouver cet esprit de simplicité et de charité héroïque qui lui rendrait la paix.

Et n'oublions pas non plus de lui recommander les grands intérêts de l'Église — elle est aussi Patronne des missions.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, priez pour nous.

Table des matières

